Stéphane Olry

treize semaines de vertu

Entre le dimanche 7 mai et le dimanche 8 août 2006, **Stéphane Olry** a pratiqué l'exercice de treize semaines pour devenir vertueux inventé par Benjamin Franklin. Il a pratiqué successivement les vertus suivantes : la SOBRIÉTÉ, le SILENCE, l'ORDRE, la RÉSOLUTION, l'ÉCONOMIE, l'APPLICATION, la SINCÉRITÉ, la JUSTICE, la MODÉRATION, la PROPRETÉ, la TRANQUILLITÉ, la CHASTETÉ et l'HUMILITÉ.

Voici le journal de ces treize semaines de vertu.

Un spectacle inspiré par cette expérience à été créé au Château de La Roche Guyon en septembre 2006.

Stéphane Olry, auteur, comédien, metteur en scène co-dirige avec Corine Miret *La Revue Eclair*, compagnie en résidence au Château de La Roche-Guyon.

00
ISBN 978-2-35516-018-9

Stéphane Olry

treize semaines de vertu

Éditions de l'Amandier

Stéphane Olry

treize semaines de vertu

Journal de l'exercice inventé par Benjamin Franklin

Éditions de l'Amandier



La bibliothèque fantôme

treize semaines de vertu

Journal de l'exercice inventé

par Benjamin Franklin

Stéphane Olry

treize semaines de vertu

Journal de l'exercice inventé

par Benjamin Franklin

Éditions de l'Amandier

Préface

Je ne connaissais de Benjamin Franklin que l'image d'un vieux monsieur à perruque faisant voler un cerf-volant sous un ciel gonflé d'orage, lorsqu'en janvier 2006, Yves Chevallier (directeur de l'Établissement Public de Coopération Culturelle du Château de La Roche-Guyon) m'a demandé d'écrire un spectacle sur Franklin à l'occasion de la célébration du tricentenaire de sa naissance.

Le directeur artistique de La Revue Éclair que je suis ne pouvait qu'être aimanté par la vie de l'inventeur du paratonnerre. Yves Chevallier m'informa qu'on lui devait aussi l'invention d'un harmonica de verre et la rédaction de la première déclaration des Droits de l'Homme.

J'allai à la bibliothèque municipale du troisième arrondissement. Je trouvai des *Mémoires* écrites par Franklin, livre presque jamais emprunté et dont un exemplaire est conservé dans la

réserve centrale. Le personnage m'apparut d'emblée sympathique par sa formation d'autodidacte. J'avais déjà quelque chose à partager avec Franklin.

Dernier né d'un père ayant donné jour à seize enfants avant lui, il apprend le métier d'imprimeur. À dix-sept ans, il quitte sa ville natale de Boston, se rend sur une barque à rames avec un vingtaine d'autres voyageurs à Philadelphie où il monte sa première imprimerie. Il forge ses opinions en lisant les livres qu'il imprime, s'occupe de politique, réunit ses amis dans un cénacle de citoyens résolus à combattre pour le bien, fonde un *papier-journal* .

On sent autour de lui une société brutale, avide, inculte et égoïste. Franklin souhaite améliorer cet état des choses, rendre utile son passage sur la terre.

Il n'y a pas de livres à Philadelphie ? Il propose à une dizaine d'amis de mettre en commun les cinq ou six livres que chacun possède. Cela constitue le premier fond de ce qui deviendra la Bibliothèque de Philadelphie.

Ayant compris que des idées politiques issues d'une personne de sa classe et de son âge ne seraient jamais considérées, il fonde une *junte*, club politique où il insuffle des idées d'autant mieux portées par d'autres qu'ils seront persuadés en être les auteurs.

Il s'impose un régime végétarien, afin d'accoutumer son goût à la privation, et donc de ne pas dépendre des aléas de la vie. Agnostique, il se donne une règle de vie avec autrui qui ne se veut

ni rigide, ni autoritaire, mais qu'il espère utile et édifiante.

Moi, qui ai toujours rêvé d'avoir une vie réglée, normée, conforme, ne pouvais que suivre avec intérêt les leçons de vertu prodiguées par Franklin. Au reste, à la lecture de ces vertus laïques et républicaines prônées par Franklin, je reconnaissais les valeurs qui ont empreint ma propre éducation, et avec lesquelles je commerce depuis mon enfance.

Franklin a donc imaginé un exercice de treize semaines pour se garder vertueux, exercice qu'il s'imposait régulièrement et dont il donne le mode d'emploi. Il commence par nommer et classer par ordre de difficulté croissante les douze vertus qu'il lui semble utile, nécessaire, agréable de pratiquer :

SOBRIÉTÉ
SILENCE
ORDRE
RÉSOLUTION
ÉCONOMIE
APPLICATION
SINCÉRITÉ
JUSTICE
MODÉRATION
PROPRETÉ
TRANQUILLITÉ
CHASTETÉ

Un Quaker lui ayant soufflé qu'un homme qui prétendrait posséder ces douze vertus ne saurait être exempt d'orgueil, Franklin rajoute à sa liste :

HUMILITÉ

Il donne de chacune de ces vertus une courte définition. SOBRIÉTÉ : NE MANGEZ PAS JUSQU'À ÊTRE PESANT ; NE BUVEZ PAS ASSEZ POUR QUE VOTRE TÊTE SOIT AFFECTÉE. Et pour l'HUMILITÉ cette prescription lapidaire : IMITEZ JÉSUS ET SOCRATE.

Il décrit ainsi la mise en place pratique de son « COURS » de treize semaines :

> JE FIS UN PETIT LIVRE DANS LEQUEL J'ASSIGNAIS POUR CHACUNE DES VERTUS UNE PAGE QUE JE RÉGLAI AVEC DE L'ENCRE ROUGE DE MANIÈRE QU'ELLE EÛT SEPT COLONNES, UNE POUR CHAQUE JOUR DE LA SEMAINE, ET LA MARQUANT AVEC SA LETTRE INITIALE, JE FIS SUR CES COLONNES TREIZE LIGNES ROUGES TRANSVERSALES PLAÇANT AU COMMENCEMENT DE CHACUNE LE NOM D'UNE VERTU. DANS CETTE LIGNE ET À LA COLONNE CONVENABLE, JE POUVAIS MARQUER AVEC UN PETIT TRAIT D'ENCRE TOUTES LES FAUTES QUE, D'APRÈS MON EXAMEN, JE SAVAIS AVOIR COMMISES CE JOUR-LÀ CONTRE CETTE VERTU.
>
> JE PRIS LA RÉSOLUTION DE DONNER PENDANT UNE SEMAINE UNE ATTENTION RIGOUREUSE À CHACUNE DES VERTUS SUCCESSIVEMENT. AINSI DANS LA PREMIÈRE JE PRIS SOIN D'ÉVITER DE DONNER LA PLUS LÉGÈRE ATTEINTE À LA SOBRIÉTÉ, ABANDONNANT LES AUTRES VERTUS À LEUR CHANCE ORDINAIRE, SEULEMENT JE MARQUAIS CHAQUE SOIR LES FAUTES DU JOUR ; AINSI DANS LE CAS OÙ J'AURAI PU DURANT LA PREMIÈRE SEMAINE TENIR NETTE MA PREMIÈRE LIGNE MARQUÉE « SOBRIÉTÉ », JE REGARDAIS L'HABITUDE DE CETTE VERTU COMME ASSEZ FORTIFIÉE ET SES ENNEMIS, LES PENCHANTS CONTRAIRES, ASSEZ AFFAIBLIS POUR POUVOIR HASARDER D'ÉTENDRE MON ATTENTION À Y RÉUNIR LA SUIVANTE, ET À OBTENIR LA SEMAINE D'APRÈS DEUX LIGNES EXEMPTES DE MARQUES. EN PROCÉDANT AINSI JUSQU'À LA DERNIÈRE, JE POUVAIS FAIRE UN COURS COMPLET EN TREIZE SEMAINES (...) ET JOUIR, JE M'EN FLATTAIS, DU PLAISIR ENCOURAGEANT DE VOIR SUR MES PAGES MES PROGRÈS DANS LA VERTU, EN EFFAÇANT SUCCESSIVEMENT LES MARQUES DE MES LIGNES, JUSQU'À CE QU'À LA FIN, APRÈS PLUSIEURS RÉPÉTITIONS, J'EUSSE LE BONHEUR DE VOIR MON LIVRE EXEMPT DE TRAITS AU BOUT D'UN EXAMEN JOURNALIER DE TREIZE SEMAINES.

Ce programme me parut possible à mettre en œuvre partout où me porteraient mes pas, quelque soit mon activité, pourvu que je garde avec moi mon cahier réglé à l'encre rouge. Je décidai de suivre ce programme de treize semaines. Je rédigerais parallèlement le journal de cet exercice. Le spectacle commandé par Yves Chevallier serait le compte rendu de ces treize semaines de vertu.

Il me semblait que, puisque selon toute apparence l'écriture prendrait la forme d'une confession, il me faudrait disposer si ce n'est d'un confesseur, du moins d'un confident. Je songeai immédiatement à Frédéric Révérend qui, outre ses qualités humaines, pouvait mettre au service de mon projet ses compétences de théologien, de dramaturge et de comédien. Je convins avec lui de prendre rendez-vous pour quatorze conversations téléphoniques : une au début du cours, et une à l'issue de chaque semaine. Pendant une heure, il devait m'interroger sur ma pratique de la vertu lors

de la semaine passée, et me donner des instructions pour la semaine à venir.

L'exercice a commencé le dimanche 7 mai et s'est achevé le samedi 6 août 2006.

Le spectacle, intitulé *Treize semaines de vertu,* a été créé les 23 et 24 septembre 2006 au Château de La Roche-Guyon.

Journal de l'exercice

1

SOBRIÉTÉ

NE MANGEZ PAS
JUSQU'À ÊTRE PESANT ;
NE BUVEZ PAS ASSEZ POUR QUE
VOTRE TÊTE SOIT AFFECTÉE.

Instructions de Frédéric Révérend

Benjamin Franklin raconte dans ses *Mémoires* qu'à l'heure du déjeuner, il n'accompagnait pas ses ouvriers au cabaret où ils s'ivrognaient, mais restait seul dans son atelier. Il profitait de ce loisir pour lire en mangeant un quignon de pain et en grignotant des raisins secs. Vous observerez ce même régime afin d'éprouver physiquement les mêmes sensations que Benjamin Franklin.

Vous n'êtes pas un ivrogne, ni un drogué, ni un gros fumeur, prétendez-vous. Pourtant, vous n'êtes certainement pas exempt d'habitudes, voire d'addictions dans le domaine du boire et du manger. Recherchez-les et débarrassez-vous en.

Vous pourriez être tenté de vous retirer du monde pour suivre votre exercice. Ne vous autorisez pas cette facilité. Au contraire, tutoyez les toxiques et les habitudes ; fréquentez de joyeux drilles et de gros mangeurs. Observez votre capacité à vivre sobrement avec eux sans leur imposer votre vertu.

Lisez dans la *Genèse* les passages concernant Noé (de VI, 1 à IX, 29). Méditez sur le trop de pluie qui est envoyé sur les hommes pour les punir de leur trop d'existance qui ouvre le récit , ainsi que sur le festin et

l'ivresse de Noé qui le clôt. Je vous fais observer que le nom de Noé en hébreu, *Noah* est formé sur la même racine que le verbe signifiant *blatérer*, qui décrit la forme de rumination pratiquée par le chameau.

dimanche 7 mai 2006

Ce matin, Corine et moi quittons Saint-Étienne. Tandis que ma femme conduit, je lui raconte les instructions que Frédéric Révérend m'a donné la veille par téléphone.

Corine me fait remarquer que j'ai toujours peur de ne pas avoir du pain frais, un bol de café, du beurre salé pour mon petit déjeuner.

C'est vrai. À Paris, j'achète tous les jours une baguette. Tous mes déplacements autour de chez moi sont régis par ce prétexte-là : acheter une baguette chez le bon boulanger, à la bonne heure, celle où elle sort du four. Je suis attaché au pain. Je ne jette jamais de pain. On m'a appris ça dans mon enfance : on jette les épluchures, les os rongés, les aliments moisis à la poubelle ; mais le pain est sacré. Il doit être découpé en croûtons, réduit en chapelure, transformé en pain perdu, en panade, en pudding, donné aux ânes.

C'est dit. Je n'achèterai plus de pain cette semaine. Voilà. Je me débarrasserai ainsi d'une inquiétude récurrente.

J'annonce à Corine ma résolution. Emporté par mon enthousiasme, j'ajoute que désormais au petit-déjeuner, je me passerai aussi de beurre, et que je boirai non plus du café mais du thé.

Corine sourit. La voiture roule.

Je me demande pourquoi je suis aussi attaché au petit-déjeuner. Pourquoi je m'attarde si longtemps à ce repas. Alors qu'au contraire, si je ne déjeune pas en trois minutes et quinze secondes comme M. Pump, le millionnaire américain de l'album de Jo, Zette et Jocko, j'ai le sentiment d'avoir perdu mon temps. Chez moi, je déjeune debout. Je veux rester actif. Conserver l'énergie du matin. Nier la tête qui ballotte, les yeux qui se ferment, la pensée qui s'embrouille. Être frais et dispo. Toujours. C'est ainsi que j'ai été élevé.

J'observe les panneaux annonçant Ferme auberge, Ventes chez le producteur, À deux cent mètres, asperges, Caveau dégustation, Miel du Pays. Je songe à des produits que je pourrais rapporter à Paris, aux plats que je pourrais cuisiner avec. Je respire la fumée s'échappant du camion Pizza Gérard garé sur le terre-plein de la nationale. Je m'arrête devant la vitrine annonçant le Saucisson à l'ail, médaille d'argent 2005, Augustin Poirier.

J'aime faire les courses. Remplir le réfrigérateur. Calculer ce qui sera mangé et à quel rythme jusqu'au prochain marché. J'aime entasser des conserves, des confitures, des pâtés, des légumes séchés sur mes étagères.

Je décide qu'à mon retour à Paris, je me contenterai de ce que je trouverai dans les placards

de ma cuisine. Je n'achèterai aucun aliment tant que je ne les aurai pas totalement vidés.

Je n'annonce pas cette résolution-là à Corine.

lundi 8 mai 2006

Nous déjeunons au buffet de la gare de Montpellier. Je mange un petit pain accompagné d'eau gazeuse en regardant Corine manger un plat de raviolis à la crème. Elle part en voiture pour son stage avec Jean-Pierre Vincent dont elle reviendra début juin. Je remonte à Paris en TGV.

De retour dans la soirée à Paris, je me rends à la Coordination des Intermittents et Précaires d'Ile-de-France. Durant l'Assemblée Générale, je bois du Coca et fume des cigarettes pour couper la faim.

mardi 9 mai 2006

À quinze heures, je mange du pain sec avec de la tapenade d'olive noire.

Mes repas frugaux me procurent une jouissance ténue mais nouvelle. Je goûte plus longuement les aliments. Je mastique. Je conserve le goût en bouche. J'essaye de ne pas accumuler les ingrédients pour mieux apprécier les saveurs et les textures isolées.

Je m'astreins à retarder l'instant de la première bouchée ou de la première gorgée. Je me donne pour règle de n'être jamais le premier, voire d'être le dernier à commencer à boire ou à manger.

Je sens le plaisir du tri, du juste assez, je sens l'orgueil de celui qui réfrène ses appétits, de celui qui sait goûter et s'arrêter. Mais quand même : j'ai une nostalgie du trop. Du qui déborde. Du plantureux. Du plein la gueule.

Je me souviens des leçons de mon père : ne jamais commenter ce qu'on mange, sauf pour complimenter la maîtresse de maison. Ne pas dépendre de nos goûts et dégoûts culinaires. Etre prêt à manger n'importe quoi au cas où. Au cas où quoi ? En cas de guerre, de rationnement, de séjour dans un maquis, d'arrestation, d'enfermement dans un camp. Il fallait s'endurcir, souffrir un peu tous les jours pour ne pas souffrir beaucoup, le jour où...

Le banquet. Si je veux rompre avec mon éducation, il me faut organiser un banquet. Là, au milieu de la table couverte de reliefs, entouré de convives beuglant des chansons à boire, bourré et murmurant des propos salaces à ma voisine en lui caressant les cuisses, je serai dans la transgression.

mercredi 10 mai 2006

Au déjeuner, deux biscottes avec de la tapenade.

À dix-huit heures trente, je commence à ressentir les effets physiques du jeûne. Je ne parviens plus à me concentrer. Je reste stupide devant mon ordinateur, sans bouger. Je finis par écrire ces lignes et absorbe deux grésinis en espérant recouvrer ma lucidité.

jeudi 11 mai 2006

Deux heures du matin. Insomnie. Je grignote trois grésinis dans la cuisine.

Réveillé tard.

J'ai la jouissance de finir le pot de tapenade. Finir quelque chose me satisfait toujours. Idem, si je descends la poubelle, j'ai l'agréable sensation d'avoir fait quelque chose dans ma journée.

Au dîner, j'ouvre une boîte de foie de morue fumé au feu de bois dont j'étale le quart du contenu sur une biscotte. L'huile exhale des effluves de bateaux de pêche amarrés, d'huile de moteur et de poisson.

Malgré la frugalité de ce repas, je me sens trop plein alors que je pédale sur mon vélo pour me rendre à la projection de *Les Soviets plus l'électricité* de Nicolas Rey organisée par la Coordination au Ciné 104 à Pantin. À la sortie les copains ont installé une table de camping dans un square. Je bois avec eux de la vodka jusqu'au moment où je sens ma langue s'embarrasser. Il est deux heures du matin. Je prends congé et reviens en vélo.

vendredi 12 mai 2006

Il est quinze heures trente alors que j'écris ces lignes et je ne suis toujours pas réveillé. Je sors boire un express à la terrasse du Diplomate, rue de Turenne. Puis, j'attends que la caféine écarte les brumes dans lesquelles je tâtonne. Ne pas boire de

café au petit-déjeuner me fait le même effet que si je buvais de l'alcool le matin.

À treize heures, j'ai déjeuné d'une tomate et d'une biscotte.

À force de restreindre mon champ culinaire, me reviennent à la mémoire les moments de ma vie où j'ai eu faim.

Les dimanches avec Nicolas aux puces de Montreuil, nous vendions des fripes. Certains week-ends nous avions vendu assez de vieux jeans pattes d'eph' pour nous offrir une andouillette frites. Nous nous réchauffions dans un boui-boui. Nous trempions nos frites dans la moutarde. C'était le paradis.

Des années plus tard – j'avais vingt-sept ans – j'ai commandé un sandwich Merguez-frites. Je l'ai regardé et je l'ai reposé. Ça ne passait plus. J'avais quitté le paradis.

samedi 13 mai 2006

Le matin, je me réveille à huit heures.

Je mange un Jockey avec de la confiture et un morceau de brioche rassis achetée la semaine dernière.

Le soir, je ne note aucune infraction sur mon tableau.

2

SILENCE

NE DITES QUE CE
QUI PEUT ÊTRE UTILE
AUX AUTRES ET À VOUS-MÊME.

Instructions de Frédéric Révérend

Benjamin Franklin réclame des paroles utiles. Un objet utile est un objet dont on peut user comme d'un outil, c'est-à-dire comme d'un instrument qui permet de transformer le réel. Cette semaine vous vous astreindrez donc à dire des choses simples, prosaïques, pratiques.

Vous porterez votre attention vers le silence. Vous ne tenterez pas de faire le silence, mais vous l'écouterez. Vous écouterez le silence, non pas comme une absence totale de bruit, mais comme une émission juste, rare, précieuse de son. Pour vous y aider, vous relirez à partir du verset 11 du chapitre XIX du premier livre des *Rois* dans la Bible :

> *– Sors et tiens-toi sur la montagne à la disposition de Yhwh, dit-il. Yhwh va passer .*
> *Un vent grand et puissant ébranle les montagnes*
> *Fracasse les rochers devant Yhwh*
> *Dans le vent il n'y a pas Yhwh*
> *Après le vent un tremblement de terre*
> *Dans le tremblement de terre il n'y a pas Yhwh*
> *Après le tremblement de terre un feu*
> *Dans le feu il n'y a pas Yhwh*
> *Après le feu un bruit de fin silence*

> *Lorsqu'il l'entend, Élie cache son visage dans son manteau et sort à l'entrée de la grotte (…)*

Vous chercherez cette semaine les occasions de percevoir ce *bruit de fin silence*.

dimanche 14 mai 2006

Dix heures quinze. Hier, au cours de notre entretien téléphonique hebdomadaire, Frédéric Révérend a accepté que le dimanche soit aussi un jour de vacances dans l'exercice de la vertu. Donc, je m'octroie un petit-déjeuner orgiaque : deux biscottes sans beurre, une biscotte beurrée, deux œufs brouillés. Je finis le Tetra Pak de jus de pamplemousse.

À midi, je me rends sans porte-monnaie au marché Richard-Lenoir. Je sens les parfums des cerises, des fraises, du poulet qui grille, des crêpes libanaises qui réchauffent sur les plaques. J'observe les couleurs des carpaccios de bœuf, des nacres des coquilles Saint-Jacques, des aubergines en sauce. J'écoute grésiller les chichis dans l'huile, le doux frottement du couteau du boucher dans la viande. Je résiste aux sollicitations des marchands de quatre saisons qui me proposent de goûter pastèque, mangue, avocat, raisin. Je ne m'arrête à aucun étal. Je n'achète rien. Je passe comme un fantôme au travers du marché.

Je me suis pesé. J'ai perdu deux kilos cette semaine.

De retour du marché, je réfléchis aux instructions que m'a données Frédéric Révérend. Je décide de :

- Me contraindre à laisser le silence s'installer dans les conversations.
- M'appliquer à ne pas commenter. À parler utile. À ne pas prolonger les dialogues. À me retirer le premier d'une discussion.
- Pour mettre ces résolutions à l'épreuve des faits, je m'astreindrai à assister à un grand nombre de réunions publiques où je serai tenté de prendre la parole, et restreindrai arbitrairement mes prises de parole à trois par réunion.
- Par ailleurs, afin d'écouter le *bruit de fin silence*, je me dois d'urgence de réduire drastiquement mon temps d'écoute de la radio. C'est une addiction puissante et ancienne que celle de mon écoute de la radio. Je procèderai donc par étapes. Je m'autoriserai une heure le dimanche (je rédige ces notes en écoutant *Larqué Foot* sur RMC et ce temps sera décompté), trente minutes le lundi, quinze le mardi, sept le mercredi, trois le jeudi, une minute le vendredi. Samedi, la radio demeurera silencieuse. Évidemment, je ne regarderai pas la télévision, je n'écouterai pas de musique enregistrée, et si je le fais, je décompterai ces temps d'écoute dans le décompte de mon temps de radio.

Cette nuit, je suis resté chez Denise jusqu'à deux heures du matin. Nous ne nous étions pas vraiment vus depuis dix ans. Nous discutons à bâtons rompus.

À partir de minuit, je m'impose la discipline suivante. Je lui poserai dix questions ou lui donnerai dix réponses, puis je me lèverai, la saluerai et partirai.

lundi 15 mai 2006

Réveil neuf heures trente. Allumer le gaz sous la bouilloire. Allumer la radio. *La Fabrique de l'histoire* sur France Culture. Je change tout de suite pour *Éclectique* sur France Inter. Un écrivain dit que Jean Cocteau a inventé le revers de pantalon afin d'y ranger son paquet de cigarettes.

Appel du vitrier. Depuis trente ans qu'il arpente ce quartier, il se poste au bout de la rue, appelle deux fois : Vitriiier ! et si personne ne lui fait signe, s'éloigne. Frottement des spatules des maçons contre la façade de l'immeuble d'en face. Sirène d'alarme d'une voiture. Coups de marteau du tapissier qui pose le nouveau tapis dans l'escalier de l'immeuble.

J'entre dans la salle de bain. J'avance la main pour allumer la radio. Arrête mon geste. Je tourne les robinets de la douche. J'écoute l'eau couler.

Ruses pour conserver le silence. Privilégier les SMS plutôt que les appels téléphoniques. Les échanges par Internet. Les mails sont souvent plus pratiques que les conversations téléphoniques.

Plus mystérieux aussi. Je ne garde la conversation téléphonique que pour l'essentiel, quand j'ai besoin d'entendre le son de la voix de mon interlocuteur.

Mon travail consiste entre autres choses à essayer d'avoir au téléphone des gens qui n'ont pas envie de me parler. Je commence par appeler des voix amies. Puis, quand ma voix est chauffée, quand l'environnement me semble favorable, mon état d'esprit positif, j'appelle les directeurs de théâtres, les représentants des institutions, tous ces gens dont j'ai besoin mais qui se passent très bien de m'entendre.

À l'Assemblée Générale de la Coordination des Intermittents et Précaires d'Ile-de-France, j'annonce mon intention d'assister à toutes les réunions de la Coordination Nationale qui auront lieu cette semaine. C'est une parole utile pour l'exercice de Benjamin Franklin, mais pour la Coordination qu'en sera-t-il ?

Les échanges sont vifs durant l'Assemblée. Soudain, Cathy éclate en sanglot. Nous allons marcher ensemble le long du canal de l'Ourcq.

Cathy dit : « Nous avons fait cette Coordination pour avoir une parole, parce que nous sommes restés des années sans parler, à déléguer notre parole à des syndicats qui parlaient à notre place. Et aujourd'hui, à la Coordination, j'ai peur de parler. Voilà : nous voulions faire autrement que les partis, les syndicats, et nous sommes pires entre nous que nos ennemis avec nous. » Elle pleure à nouveau.

Benjamin Franklin avait écrit un règlement intérieur de sa junte. Il fallait selon lui ÉVITER LES EXPRESSIONS TRANCHANTES. La démocratie devait se former à son sens par cercles successifs d'hommes partageant les mêmes usages, entraînés à l'exercice de la vertu, ayant élaboré ensemble des réponses aux questions qui agitent la société, et susceptibles de disséminer leurs idées.

Lors de nos réunions, nous élaborons une parole appelée à devenir collective, destinée à donner une forme à la pensée de cent mille intermittents. Pour ce faire, nous devons inventer une forme démocratique qui n'existe pas, qui est ni un syndicat, ni un parti, ni une junte. Nous avançons en tâtonnant. Nous nous heurtons les uns aux autres dans l'obscurité.

mardi 16 mai 2006

Après mon petit-déjeuner, je prends des notes en buvant du thé.

Je dis à voix haute : *Franklin et la politique*, et laisse ma phrase en suspens…

Ça m'arrive de parler seul. Est-ce d'ailleurs bien à moi que je parle lorsque je parle seul ? Qui parle et à qui lorsque je parle seul ? Ce sont des bribes de phrases, rarement achevées. Je décide de les noter aujourd'hui :

– *Ouais, pfuit…*
– *Ça me complique la vie, Franklin.*
– *Ce que je ne sais pas, c'est si c'est une invitation ce carton.*
– *Putain, je suis fatigué.*

– Ha ! Ha ! Ça, c'est marrant !
– Très jolie cette rose.

Chantonné à la maison :
– Souvenir de l'est, souvenir qui me reste
Que me reste-il de mes souvenirs de l'Est ?

Chanté sur le vélo :
– Guantanamera, tralala, Guantanamera …
– I remember you were in the Chelsea Hôtel

Chantonné à la maison :
– Je me fais un litre de thé de Chine
Que je bois bien bouillant
Sucré à la saccharine.

Je ne sais pas si c'est le thé, le fait de moins manger, ou la contrainte du silence, mais je sens que je perds mes repères. Ne plus écouter la radio me fait perdre la notion du temps, comme ne plus faire de courses alimentaires a changé mon appréciation de l'espace et de mes déplacements dans le quartier. J'avais ce rythme là : au réveil les infos, *la Revue de presse*, *Le Mot du jour* d'Alain Rey, à midi *Tout arrive* puis les infos, le soir *Le téléphone sonne* que j'écoutais en cuisinant le dîner et, *Du jour au lendemain* en rentrant du théâtre. Sans ces balises, ma vie se déroule comme une route où la signalisation a été neutralisée.

Et pourtant je constate que, malgré ou grâce à cette perte de repères, je travaille plus vite. Je suis moins distrait. Je suis à la fois plus concentré sur ce que je fais et plus disponible aux sollicitations.

Assis à la terrasse du Diplomate, je bois un café. Mon téléphone sonne. Éléonore vient d'arriver à Paris. Nous la logeons dans la chambre du sixième. Je conviens avec elle de laisser dans la chambre un double des clefs de mon appartement afin qu'elle puisse se connecter à Internet en mon absence. Je raccroche.

J'entends le roulement d'une valise traînée sur le trottoir, une bribe de conversation sur un portable, une autre conversation entre deux types assis à la table d'à côté : « Wouah, vingt euros, ça lui a coûté ! » Passage d'une nouvelle valise à roulettes, ventilateur d'une voiture se mettant en route, pédalier d'un vélo, ouverture puis fermeture d'une porte cochère. Mugissement d'un bus 96 ralentissant à l'approche de l'arrêt. Redémarrage du 96. Klaxon d'une voiture à l'intention d'un cycliste.

Le commentaire est le pire ennemi du silence.

Je dîne avec Maman et mon frère. En attendant mon frère, je suis assis dans le fauteuil du salon. Ma mère est assise sur le divan.

Maman dit : « J'adore le chant des hirondelles. »

Durant mon enfance, il n'y avait pas de télévision, ni d'électrophone à la maison. Nous lisions et nous écoutions la radio. C'est tout.

Mon frère arrive. Nous buvons l'apéritif. Ma sœur nous rejoint. Dans ma famille, on se coupe la parole, on lève les yeux au ciel, on parle tous ensemble. Dans ma famille, c'est facile de ne pas parler. Quand l'un se tait personne ne le remarque.

Sa place est tout de suite prise dans la conversation. Je reste silencieux.

Au cours du dîner, mon frère dit : « Dans la famille, on aime bien critiquer les autres. » Je hoche la tête. Mon père, lorsque nous commencions à cancaner autour de la table familiale, s'exclamait : « Pas de sujet personnel. Parlons de Newton, les enfants. » Or, comme il était le seul à pouvoir parler du calcul du plan de l'elliptique, il parlait d'abord tout seul, mais finissait par se lasser de notre silence. Alors il se joignait à nous, disait du mal des autres et surtout de sa propre famille.

Le plaisir de la conversation, c'est de pouvoir parler de tout et de rien, non ?

Vingt trois heures. Éléonore est devant l'ordinateur. Elle parle au téléphone quand j'arrive. Je prépare du thé. Nous discutons jusqu'à trois heures du matin.

Éléonore dit : « J'étais une enfant sage. Je ne pensais rien. Je ne disais rien. À dix-huit ans je ne savais même pas que l'art contemporain existait. Un jour, j'ai entendu mon professeur d'histoire de l'art dire : L'art contemporain, c'est l'art qui regarde le monde présent. Depuis, je fais mes vidéos. J'habite Berlin. À Berlin, tout le monde fait de l'art. Des spectacles. Des vidéos. Ils sont tous artistes. Il n'y a pas de grands artistes. Il n'y a que des artistes normaux. C'est cool. C'est comme ça Berlin. »

Éléonore n'est pas très bavarde. Elle regarde et écoute beaucoup. Elle laisse souvent traîner un magnéto et enregistre les conversations. Comme

elle est très jolie, elle n'a pas besoin de beaucoup parler, les gens sont contents qu'elle soit là et parlent pour la séduire.

mercredi 17 mai 2006

Aujourd'hui, je n'ai droit qu'à trois minutes et demie de radio. Je veux écouter les informations. Mais j'allume trop tôt le poste. Je tombe sur une chroniqueuse qui n'en finit pas de parler d'un spectacle et qui gaspille mon temps d'écoute de radio.

jeudi 18 mai 2006

L'après-midi, j'assiste à la Coordination Nationale. Avec Maurizio, nous nous affalons dans un divan et écoutons les débats qui se tiennent autour de la table.

Je ferme les yeux pour suivre les débats. Je saisis les murmures, les déplacements. Le percolateur qui se met en marche. Un téléphone portable sonne. Une discussion à voix basse au téléphone. Je sens les émotions qui traversent les voix des orateurs, les hésitations, les interventions construites et les brouillonnes. Pourquoi entends-je mieux ces nuances en fermant les yeux qu'en regardant la moquette comme je fais d'habitude ? Je prends la parole trois fois. Comme je le me suis imposé. Je suis plus court et donc plus utile que d'habitude.

Je vais aux Rencontres Chorégraphiques de Bagnolet avec Dominique. Au bar du théâtre, Dominique retrouve des amis à elle.

En entrant dans la salle Dominique dit : « Tu as fait un vœu de silence. Tu n'étais pas obligé de participer à la discussion. » J'opine : mais il ne m'était pas venu à l'idée de ne pas participer à la discussion.

Durant le spectacle, j'écoute les réactions des spectateurs. Certains toussent. Des enfants parlent entre eux à voix basse. Ils commentent le spectacle : « Oh ! On dirait un papillon ! » Gloussements. Des spectateurs les grondent. Un spectateur tousse à nouveau. J'entends Dominique avaler sa salive.

À la sortie du théâtre, je félicite Aydin pour son spectacle. Nous ne nous sommes pas vus depuis dix ans. Nous parlons anglais. D'habitude, je répugne à parler anglais. Mais, là, ça me permet de respecter la consigne de Benjamin Franklin.

vendredi 19 mai 2006

Pas allumé la radio de la journée. Je lis un texte qu'Antonella m'a envoyé en buvant le thé. Le temps passe sans que j'en aie conscience. Soudain, je réalise que je suis debout depuis deux heures, il est neuf heures trente, et je pars pour la Coordination en vélo. En buvant le café avec les représentants des collectifs de province nous échangeons des plaisanteries. Franck de Bourgogne raconte que l'association française des villes en deux lettres organise tous les ans un

tournoi de scrabble.

La séance est ouverte. Je reste silencieux. Un délégué me reproche mon attitude. Il me dit que j'ai l'air de désapprouver ou d'ignorer ce qu'il dit. Il n'a pas tort sur le fond. Sur la forme, je suis embarrassé. Je sais bien que mon silence est éloquent. J'en dis plus inconsciemment sans parler qu'en parlant. Je suis transparent. Mes interlocuteurs ne voient pas ce que je pense, mais ce que je ressens. C'est ainsi, je n'y peux rien. C'est une capacité que j'utilise sur scène et qui me handicape dans la vie sociale.

J'ai toujours rêvé d'être un personnage impénétrable, impassible, un personnage de western spaghetti ou un bonze japonais. Mais je suis comme les enfants qui chantonnent à mi-voix quand on leur intime l'ordre de se taire. Au reste, c'était toujours inscrit sur mes bulletins scolaires : *trop bavard*.

Je vais donc à la Coordination pour exercer mon goût du bavardage. Cette après-midi on se vautre dans une débauche de paroles. On discute. On s'interrompt. Comme dans ma famille, on parle tous en même temps. Puis, le calme revient. On reprend des tours de parole. On essaye de s'écouter.

Après le départ des délégués de province, je reste à discuter avec Bruno et Cathy. C'est une discussion inutile. Mais il nous faut bavarder pour évacuer la fatigue du bavardage. Nous prenons une sorte de pousse-café verbal. Ces assemblées sont des festins de paroles. On n'y vient pas en gourmet, mais pour s'en repaître, pour s'y goinfrer.

Curieux de constater combien la parole de la Coordination scandalise toujours. Quoi que nous disions, nos interlocuteurs institutionnels nous répondent que nous ne devrions pas présenter les choses ainsi, que nous nous trompons d'interlocuteurs. Nous ne rencontrons que des gens qui nous comprennent, nous soutiennent, affirment qu'ils veulent régler la crise, et rien ne se règle, rien ne se décide.

Quand je sors d'une réunion politique institutionnelle où je me suis rendu pour la Coordination, je me sens toujours coupable. J'ai le sentiment de n'avoir pas été juste, d'avoir manqué quelque chose.

Ce soir, j'ai fini le contenu du réfrigérateur. Je suis retourné pour la première fois depuis le début de l'exercice dans un magasin d'alimentation. J'ai acheté :

- Trois bouteilles d'eau
- Six bouteilles de lait de 25 cl
- Un pack de jus de pamplemousse pressé
- Un paquet de krisprolls

J'ai reçu un mail de Corine. Je ne la rappellerai pas avant la fin de la semaine du silence.

samedi 20 mai 2006

Le thé se prête mieux au silence et à la lecture durant le petit déjeuner. Le café refroidit trop vite. Pour l'instant, les vertus dont je dois cumuler la pratique ne s'harmonisent pas mal du tout.

Chant des moineaux. Bourrasques. Tambourinage des ondées sur les vitres. Craquement du krisproll sous la dent. Dialogue entre une mère et son enfant dans la cour. Bruit de l'urine contre la cuvette. Chasse d'eau. Roulement d'un plateau de livraison dans la rue. Fermeture du hayon d'un camion. Démarrage du camion.

3

ORDRE

ÉVITEZ LES CONVERSATIONS FRIVOLES.
QUE CHAQUE CHOSE AIT CHEZ VOUS
SA PLACE ET CHAQUE PARTIE DE
VOS AFFAIRES SON TEMPS.

Instructions de Frédéric Révérend

Vous prétendez être ordonné, voire maniaque. Je vous invite donc à ne pas entrer dans une logique des listes de choses à faire, mais à mettre en scène les instants agréables et désagréables de votre vie, à leur donner leur juste place. Pour vous y aider vous méditerez l'*Écclesiaste* (*Qohélet* III : 1-2 et 8) :

Une saison pour tout
Un temps
Pour tout désir
Sous le ciel

Un temps pour faire naître
Un temps pour mourir
Un temps pour planter
Un temps pour arracher

(…)

Un temps pour aimer
Un temps pour haïr
Un temps pour la guerre
Un temps pour la paix.

Dans ses mémoires Franklin présente son :

EMPLOI DU TEMPS POUR LES VINGT-QUATRE HEURES DU JOUR NATUREL :

QUESTION DU MATIN :
QUEL BIEN DOIS-JE FAIRE AUJOURD'HUI ?

DE CINQ HEURES À SEPT HEURES : ME LEVER, ME LAVER ET INVOQUER LA PUISSANTE BONTÉ, RÉGLER LES AFFAIRES ET PRENDRE LES RÉSOLUTIONS DU JOUR, CONTINUER LES ÉTUDES ACTUELLES, DÉJEUNER, ETC.

DE HUIT HEURES À ONZE HEURES : TRAVAIL

DE ONZE HEURES À UNE HEURE : LECTURE OU EXAMEN DE MES COMPTES ET DÎNER

DE UNE HEURE À CINQ HEURES : TRAVAIL

DE CINQ HEURES À NEUF HEURES : RANGER TOUT À SA PLACE, SOUPER, MUSIQUE, OU RÉCRÉATION, OU CONVERSATION, EXAMEN DU JOUR

DE NEUF HEURES À QUATRE HEURES : SOMMEIL

QUESTION DU SOIR :
QUEL BIEN AI-JE FAIT AUJOURD'HUI ?

Vous observerez que Benjamin Franklin s'octroie sept heures de sommeil journalier. Vous pouvez si vous le souhaitez, vous lever comme lui à l'aube, mais

obligez-vous alors à compenser cette discipline par un plaisir : échangez les heures de sommeil prises sur la nuit contre des heures de sieste.

Si vous êtes saisi par une compulsion de liste, observez les sept objets qui ne sont pas à leur place dans votre maison, et astreignez-vous à leur offrir une juste place.

dimanche 21 mai 2006

Zéro heure cinquante-cinq : aujourd'hui, c'est l'ordre. Je m'astreins déjà à écrire plus lentement et plus lisiblement dans ce cahier.

Dans la journée, j'ai retrouvé Xavier au théâtre Romain Rolland de Villejuif.

De retour en voiture, Xavier et moi commentons le spectacle auquel nous venons d'assister, écrit à partir de témoignages de salariés des Hauts-de-Seine sur le travail. Comment écouter ? Comment retranscrire les paroles recueillies ? Ce n'est pas une discussion frivole que nous avons, mais un échange utile en prévision de notre prochain travail commun. Nous nous proposons en effet de recueillir les témoignages des habitants des environs du château de La Roche-Guyon sur leurs pratiques de lecture : Où lisez-vous ? Quand lisez-vous ? Comment vous procurez-vous vos livres ? Comment rangez-vous vos livres ? Comment vous débarrassez-vous de

vos livres ? Allez-vous dans les bibliothèques ? Quel dictionnaire utilisez-vous ?

Xavier me dépose à la maison. Je prends mon vélo et pédale jusqu'à la Goutte d'Or. Je retrouve Tony dans une galerie associative où Laurence donne un concert. Tony s'étonne de l'absence prolongée de Corine. Je lui explique, comme je le répète à tous les interlocuteurs que je rencontre depuis deux semaines, qu'elle suit un stage de théâtre à Montpellier.

La nuit, en pédalant vers la maison, je me souviens de la pénombre dans laquelle travaillait mon père. Seul, dans son laboratoire photographique, il ruminait ses pensées. Nous nous retrouvions tard, autour de la table du dîner. Sa conversation était un monologue, comme s'il avait traversé un désert de silence et devait étancher sa soif de parole. Mon père parlait trop. Avec des coq-à-l'âne, des affirmations abruptes qui désarçonnaient ses interlocuteurs.

Je parle comme lui. Je suppose, j'attends, j'espère trop de compréhension de la part de mes interlocuteurs. Je saute des étapes, je m'abstiens de donner les explications nécessaires. J'ai l'espoir d'une vérité qui se révèlerait naturellement, d'une communion de pensée qui adviendrait sans effort. Je suis déçu dans cette attente. Mais comme l'espoir demeure chevillé en moi de voir advenir cette Pentecôte, je fais durer la conversation.

lundi 22 mai 2006

Cette nuit, j'ai éteint la lumière à une heure trente, après avoir cherché sur le site de Météo France l'heure officielle de lever du soleil. J'ai ensuite mis le réveil sur six heures. J'ai laissé les volets ouverts.

À six heures, le réveil sonne. J'ouvre les yeux. Le soleil est déjà levé. C'est l'aurore. Demain, il me faudra avancer mon réveil si je veux voir l'aube.

Au déjeuner, je mange un pain au sésame. Si j'avais écrit : *Finir le pain au sésame* et rayé cette ligne sur mon cahier, nul doute que j'aurais été encore plus satisfait de mon déjeuner.

Cette après-midi, je m'astreins à faire la sieste. Je m'oblige à m'allonger dans le lit, et à ne pas travailler. Quoi qu'il arrive, j'y resterai une heure. Je lis le journal. J'essaye de dormir. Je n'y parviens pas. J'entends les bruits de la ville. Le cliquetis de la crémaillère de l'échafaudage d'en face. Les claquements des portières des livreurs. Je sens dans mes muscles l'incongruité de ma position. En faisant la sieste, je sens que je suis à côté du monde, que je n'y participe pas. Les pas qui montent dans l'escalier me font sursauter. Je me demande quelle est cette instance que je redoute de voir faire irruption dans ma chambre pour me dire : « Tu n'est pas à la bonne place, à la bonne heure. »

J'ai froid. Je me glisse sous les couvertures.

Quand je me réveille, j'ai faim et je m'autorise un goûter : fraises et crème liquide.

mardi 23 mai 2006

J'étais hier soir à l'Assemblée Générale de la Coordination. J'ai pris sept fois la parole. C'est à dire quatre fois de trop. L'assemblée s'achève assez tôt, à vingt-trois heures. Jérôme vient boire un verre à la maison.

J'ai trouvé sur ma porte un mot d'Éléonore me proposant de descendre à mon retour. Je n'ai cependant pas frappé à sa porte, considérant que ce n'était ni le moment, ni le lieu pour lui présenter Jérôme. Couché à deux heures, je lis jusqu'à trois heures.

Le réveil sonne à cinq heures quarante cinq. Je regarde les gros nuages gris et blancs suspendus au-dessus de l'immeuble d'en face.

En buvant le thé, j'effectue sept rangements :

- 1 : Le journal *L'Équipe* traîne par terre. Je le ramasse et le jette à la corbeille.

- 2 : *La famille Tant Mieux* d'Énid Blyton me semblait illustrer une certaine idée de l'ordre. J'ai feuilleté le livre et constaté que je confondais avec *La famille Jolivet*, série elle aussi publiée dans la Bibliothèque Rose. Je range le livre dans ma bibliothèque.

- 3 : Quatre bouteilles (une de genièvre à la vanille, une de vin doux Carmel, une d'alcool de figue Sabra apportée d'Israël, une d'eau de fleur d'oranger) traînent sur le plan de travail de ma cuisine depuis que j'ai entrepris d'établir la liste des aliments

conservés chez moi. Je replace la bouteille de vin doux dans le placard sous l'évier, celle d'eau de fleur d'oranger dans ma salle de bain, et jette les deux autres à la poubelle.

- 4 : Le DVD de *Mondo Vino* que m'a prêté Denis encombre mon bureau. Je le range avec le lecteur DVD dans ma chambre.

- 5 : La clef USB dans laquelle je sauvegarde mes fichiers est encore fichée dans l'ordinateur. Je la range dans une boîte en métal de cigarettes Navy Cut qui me sert à ranger mes stylos. Réflexion faite, je décide de la transformer en gri-gri, en pense-bête, en phylactère pour la semaine de l'ordre et l'accroche à mon porte-clef.

- 6 : *La forme de l'eau* d'Andréa Camilleri, *Le testament de Mr Pump* de Hergé sont dispersés avec d'autres polars et bandes dessinées autour de mon lit. Je les entasse dans le coffre du Maroc avec les livres à rendre à la bibliothèque.

- 7 : Le stylo rouge avec lequel j'écris ces lignes n'a presque plus d'encre. À la poubelle !

L'après-midi Maurizio vient me présenter l'exposé sur la marginalité que je lui ai demandé. Je prends des notes avec un stylo rose.

Maurizio dit : « Tu as– quoi qu'il arrive – une place dans la société. Tu es toujours pris dans un

filet plus ou moins serré de classification et de codification.

Le marginal ne m'intéresse pas beaucoup politiquement, parce qu'il est déjà assigné à une codification. Il est dans la marge, il a sa place. Il y reste. Ceux qui sont dangereux, ceux qui inventent, ce sont les contrebandiers : ceux qui contournent, fraudent, rusent avec la frontière.

Avant, chacun avait une place et une seule, qui souvent se confondait avec son métier. Tu étais chaudronnier. Prêtre. Officier. L'école, la caserne, l'usine, la maison de retraite t'offraient une place qui te revenait de plein droit. Des examens sanctionnaient cet état. Les professeurs, les officiers, les patrons, les syndicats te disaient qui tu étais. Aujourd'hui (et peut-être heureusement), ces instances sont muettes. C'est à toi d'inventer, de proclamer qui tu es. C'est une injonction permanente : tu dois être toi-même, ou plus exactement devenir l'entrepreneur de toi-même. Cet individualisme te libère et t'emprisonne. Tout est de ta responsabilité : si tu ne trouves pas de travail, c'est parce que tu ne sais pas t'adapter au changement ; si tu es malade, c'est parce que tu as tricoté ton cancer. Et tes réussites tu ne les dois qu'à ton travail et ton talent. Le modèle parfait de cet entrepreneur de lui-même, c'est le sportif de haut niveau. C'est épuisant. La révolte la plus commune est donc la dépression, l'effondrement devant la fatigue d'être soi. Tu t'avoues incapable d'avoir un projet personnel, tu te reconnais inapte à l'action individuelle.

Les gauchistes disent : si tu es malheureux, c'est la faute à la société. La société te répond :

non, tu n'as à t'en prendre qu'à toi-même. Mais les deux réponses sont ineptes. La question politique qui se pose à nous est : comment inventer des modes de vie collective, des communautés qui ne soient pas des réhabilitations de la nation, du plein emploi, de la famille ? Comment affirmer notre singularité sans sombrer dans l'individualisme ?

Comment nous rassembler autour de valeurs qui ne soient pas réactionnaires ?

Aujourd'hui, il n'y a plus de marge. Le texte est écrit sur toute la feuille. Il n'y a plus de place pour écrire notre histoire. Notre enjeu est de percer, ou de tourner la feuille. D'accéder ainsi à la page suivante. »

mercredi 24 mai 2006

Liste des objets à emporter en Bourgogne :
Clefs maison
Clefs et papiers voiture
Ordinateur
Téléphone à haut-parleur
Caméra
Pied de caméra
Farine
Machine à pain
Disques

jeudi 25 mai 2006

Éléonore est passée. Elle est restée jusqu'à deux heures et demie.

Le réveil sonne à cinq heures quarante cinq. Le ciel est gris. Sombre. Le rosier est immobile.

Je charge la voiture avec la caméra, le pied de caméra, le téléphone à haut-parleur, l'ordinateur et la farine. Je remonte ensuite à l'appartement prendre les clefs de la cave pour y chercher la machine à pain. J'ouvre la première cave. Je n'y trouve ni la machine à pain, ni les disques, ni la glacière que je pensais y trouver. Corine les a probablement rangés dans la seconde cave. J'ouvre la seconde cave. Ils n'y sont pas. Ces objets forment un ensemble assez considérable qui ne devrait pas échapper à ma vue. La glacière est rose. On la voit de loin. Je remonte à l'appartement. Regarde dans l'entrée, la salle de bain, la chambre, la grande pièce, le dressing. J'ouvre les placards. Rien. Je saisis les clefs de la chambre du sixième. Je toque à la porte. Personne ne répond. J'entre. Les affaires d'Éléonore sont dispersées ou entassées en vrac. Apparemment, elle ne s'est jamais astreinte à l'exercice de Franklin. Pas de glacière, ni de machine à pain, ni de disque dans la chambre. Je redescends chez moi, et prends les clefs de l'appartement de ma mère. Mon neveu assemble une grue en Meccano dans le salon. Il me regarde inspecter chaque pièce d'un œil inquiet. Je perquisitionne dans chaque pièce. Je fais chou blanc. Je retourne chez moi. Je laisse sur le répondeur de Corine un message lui sommant de me dire où elle a rangé mes affaires. Puis, tous mes trousseaux de clefs à la main, je revisite systématiquement la première cave, la seconde cave, la chambre du sixième, l'appartement de Maman, mon appartement. En vain.

De guerre lasse, je laisse tomber l'affaire. Je suis fâché contre moi-même de constater que cette machine à pain, supposée m'affranchir de la tyrannie des boulangers, me demande autant de temps et de soins. Je suis furieux contre Corine qui dissimule des objets qui m'appartiennent dans des cachettes absurdes. Je suis excédé à l'idée de me mettre ainsi en retard à mon rendez-vous avec Monique qui m'attend pour partir avec moi à Viserny.

J'arrive une demie-heure en retard chez Monique. Nous nous engageons enfin sur l'autoroute du Sud. À une station service, je trouve un message de Corine sur mon portable. Elle m'apprend tranquillement avoir tout rangé dans la troisième cave dont nous jouissons. J'avais complètement oublié l'existence de cette cave récemment aménagée précisément pour y ranger nos affaires personnelles. Mon énervement tombe d'un coup. Les choses ne sont pas à la place où je les cherchais mais elles sont malgré tout à une place réelle.

vendredi 26 mai 2006

Endormi à une heure trente. Le réveil sonne à cinq heures trente. Je sors du lit. Regarde par la fenêtre. Le ciel est beaucoup plus grand qu'à Paris. On sent que c'est beaucoup de travail que de chasser toute l'obscurité qui enveloppait la campagne.

samedi 27 mai 2006

Endormi à deux heures. Le réveil sonne à cinq heures trente. Quand j'ouvre les yeux, la chambre est baignée d'une lumière diaphane. L'air possède une consistance froide et translucide qui se réchauffe lentement.

4

RÉSOLUTION

SOYEZ RÉSOLU
DE FAIRE CE QUE VOUS DEVEZ
ET FAITES SANS Y MANQUER CE QUE
VOUS AVEZ RÉSOLU.

Instructions de Frédéric Révérend

La résolution est une méthode consistant à dissocier radicalement le temps de la question du temps de l'action. Par exemple, si vous jouez aux cartes, vous examinez votre jeu et décidez de faire tomber telle carte ou telle couleur ; dans un second temps vous appliquerez votre stratégie sans la mettre en doute. Tel les parents du Petit Poucet − qui prennent la lourde décision d'abandonner leurs enfants, et ne reviennent jamais dessus − vous devrez assumer une certaine imbécillité de votre conduite. Vous avez décidé de pratiquer l'exercice de Franklin pour devenir vertueux en treize semaines. Vous n'avez plus à vous interroger sur la pertinence de votre décision. Il vous faut à présent persister à cumuler la SOBRIÉTÉ, le SILENCE, l'ORDRE avec la RÉSOLUTION. Pour vous encourager dans cette voie, je vous invite à méditer cette maxime que j'ai trouvée dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert :

Un artiste n'y va pas à deux fois. Du premier coup, il exprime ce qu'il a dans sa pensée.

dimanche 28 mai 2006

Rentré à Paris.

lundi 29 mai 2006

Couché à trois heures trente. Réveillé à cinq heures trente. Le ciel est couleur de serpillière. Les roses ont toutes éclos.

Je me pèse. J'ai perdu sept kilos depuis le début de l'exercice, soit deux kilos par semaine environ. Je bois du thé dans le silence de la radio.

Je rédige la liste des activités qui seront les miennes les jours à venir. Je note cette phrase : *la résolution, c'est écrire sans raturer.*

La résolution c'est un rythme. Une manière de vivre en supprimant les hésitations les plus fugaces, les battements de cils de l'activité. Ce matin, j'ai inconsciemment sorti le paquet de beurre auquel je m'interdis de toucher depuis trois semaines. Résolument, je ne reviens pas sur mon geste et mangerai une tartine beurrée ce matin.

Je me souviens de la première instruction que donne Michel aux clowns : « Ne réfléchissez pas. Vous êtes des imbéciles. N'ayez crainte, vous aurez toujours une idée imbécile. Prenez la première idée qui vient, elle sera la bonne. L'imbécillité n'a pas de limite. »

Bon. Traquer tous les instants de rupture, d'arrêt, de suspens. Les supprimer. Je descends dans la rue. Devant le porche, j'hésite. À droite ou à gauche. Par la rue Saint-Claude ou par la rue de Turenne ?

mardi 30 mai 2006

Cette après-midi en écoutant les enregistrements de mes entretiens avec Frédéric Révérend, je constate combien je résiste à l'emploi de la première personne du singulier. Comme si ce n'était pas moi qui faisais l'exercice. Comme si c'était quelqu'un que j'observais de l'extérieur.

mercredi 1er juin 2006

Je me suis endormi à une heure trente du matin, après avoir commencé la lecture du *Procès* de Kafka.

Le réveil sonne à cinq heures quinze. Durant la nuit, j'ai fermé la fenêtre à double vitrage. La lumière est sourde. Les nuages dans le ciel sont chargés de pluie froide.

Je reste lové sous la couette. Le temps passe. Je sais qu'il faudrait que je me lève, mais je reste couché. Je savoure ces minutes volées à moi-même. Je me souviens de ces instants que je dérobais entre la veille et le sommeil lorsqu'il me fallait me lever pour aller au lycée. Je regardais les aiguilles tourner sur le cadran du réveil. Je savais que leur déplacement représentait autant de temps soustrait à la douche, à l'habillement, au petit-déjeuner, au trajet pour me rendre au lycée. Parfois, je grignotais une telle tranche de temps que la première heure de cours s'en trouvait entamée. Je me présentais pourtant à la porte de la classe. Le cours avait commencé. Le professeur me regardait. Il m'acceptait ou me renvoyait.

Aujourd'hui, c'est moi qui décide de mon temps.

Aujourd'hui, je décide d'aller au bout de cette procrastination matinale. Je compte les boutons sur le rosier : il y en a huit. Je regarde un moineau voleter sur une antenne télé. J'entends une porte s'ouvrir aux étages inférieurs.

La saveur de ces instants n'est pas tout à fait la même depuis que je ne les vole plus, mais que je me les octroie. Aujourd'hui, de surcroît, observer le passage du temps, son organisation subie ou choisie, est devenu le travail que je me donne à moi-même dans le cadre de la commande sur Franklin et pour lequel je suis rémunéré.

Je regarde le réveil. Cinquante-deux minutes que je demeure immobile à observer les nuages dans le ciel. Cinquante-deux minutes de paresse. Ce n'est pas mal. Une tentation me traverse l'esprit : puisque j'ai fainéanté ce matin, je me priverai de sieste cette après-midi. Je chasse aussitôt cette idée non seulement nuisible mais surtout contradictoire avec ma résolution d'évacuer la culpabilité qui teintait jusqu'alors mes siestes.

jeudi 2 juin 2006

J'ai commencé une liste des figures de style que j'utilise et qui me semblent une marque d'irrésolution : circonlocution, répétition, correction, préambule, usage de la deuxième personne du singulier ou de l'impersonnel. Laisser les

phrases en suspens. Tendance à la généralisation plutôt qu'à l'exemple.

La même liste pourrait être aisément établie concernant certains de mes mouvements : détour, reculade, piétinement, arrêt ou accélération intempestifs, louvoiement.

Au reste, ma conduite automobile épouse aussi ma parole. Elle n'a pas un rythme régulier lié au trafic, mais aux accélérations, aux ralentissements, aux à-coups qui accompagnent ma pensée alors que je conduis. Corine m'a souvent fait observer comment ma conduite automobile varie selon l'émission que j'écoute à la radio.

vendredi 3 juin 2006

Cette nuit couché à trois heures trente. Jeanne, Chiara, Stéphanie, Maurizio, Tony sont venus dîner. Le prétexte du repas était de goûter la mozzarella di buffala que Maurizio a rapportée de Naples.

La seule date possible pour ce dîner était le jeudi soir. J'ai donc annulé nos réservations au concert auquel Tony et moi devions assister à Villejuif. Je l'ai fait avec réticence, car j'avais eu beaucoup de peine à convaincre Tony de m'accompagner à un concert outre-périphérique. Ce manque évident de résolution au cœur de la semaine qui lui est consacrée, s'est accompagné d'une avalanche de manquements à d'autres vertus qui font de cette soirée une catastrophe au sein de mon exercice.

J'ai trop parlé, disant du mal de certains, renchérissant sur mes camarades déversant leur poche à fiel sur les assistantes sociales, les professeurs de français, les employés des Assedic, les directeurs de théâtre, les critiques, les universitaires, les architectes, les patrons de restaurant en province, les pourvoyeurs internet, les banquiers, les contrôleurs de la RATP, les comédiens, les vendeurs de téléphones mobiles, les créateurs lumière, les hommes politiques, les chargées de communication, les coiffeurs et autres professions exécutées pêle-mêle. J'ai trop bu, trop fumé. Au final, l'unique vertu qui a résisté dans ce naufrage est, contrairement aux apparences, l'ordre. Car ce concours de circonstances a rassemblé les bonnes personnes, à la bonne place, au bon moment, et nous nous sommes quittés satisfaits les uns des autres à trois heures trente du matin.

Je me suis endormi à quatre heures.

Le réveil sonne comme tous les matins à l'aube, c'est à dire à cinq heures quinze à présent. Le ciel est gris, à peine réchauffé d'un début de lumière.

samedi 4 juin 2006

Couché à trois heures après le concert de Miko Nissim à la Coordination. Lu tard *Le Procès* de Kafka.

Le réveil sonne à cinq heures quinze. Je me réveille à peine. Un clin d'œil sur l'immeuble d'en face, le ciel toujours en place, et je me rendors.

À neuf heures quarante-cinq mon téléphone portable, puis mon téléphone fixe sonnent. Je ne réponds pas. Les deux téléphones sonnent à nouveau successivement durant le petit-déjeuner. Je ne réponds toujours pas. Je ne réponds jamais le matin au téléphone. Par peur des mauvaises nouvelles ? Comme cet appel à quatre heures du matin, une nuit de décembre qui m'a appris la mort de mon père ?

Je pourrais me contraindre à répondre au téléphone. Comme je vais essayer dorénavant de dormir la fenêtre ouverte, malgré le bruit du boulevard. J'ai envie de tester jusqu'à quel point je peux ouvrir ces barrières discrètes qui protègent mon intimité. Car tout comme j'ai besoin d'avoir une maison ouverte, une maison avec du passage, pourquoi n'aurais-je pas aussi une maison bruyante ?

Les principes les plus contraignants que je m'impose sont contractuels et non d'autorité. Je ne supporte pas de recevoir des ordres, mais je m'asservis sans merci aux engagements que je prends vis-à-vis d'autrui. Par exemple, je ne supporte pas d'être en retard.

Cette soumission aux engagements mutuels fait qu'il m'arrive d'épouser la cause d'un ami et de poursuivre la querelle bien après que cet ami se soit réconcilié avec son adversaire. La rupture de l'engagement, de la foi donnée sonne pour moi le glas de l'espoir. Je crois – douloureusement – aux promesses. Je ressens un sentiment de trahison, d'abandon au delà du raisonnable, lorsque qu'une promesse qui m'a été faite n'est pas tenue. Peu me

chaut de n'avoir pas obtenu l'objet matériel qui m'avait été promis (objet, argent, que sais-je ?), c'est la rupture du pacte qui me chagrine. J'ai le sentiment que la rupture d'un seul pacte entraînera la rupture de tous les pactes possibles, et je sens la société s'effondrer sous mes pieds.

Peut-être est-ce la raison pour laquelle les animaux et les enfants me bouleversent. Ils sont capables d'une confiance si absolue !

5

ÉCONOMIE

NE FAITES AUCUNE DÉPENSE
QUE POUR LE BIEN D'AUTRUI OU
POUR LE VÔTRE, C'EST À DIRE NE DÉPENSEZ
RIEN MAL À PROPOS.

Instructions de Frédéric Révérend

Je vous rappelle l'étymologie grecque du mot économie : *Oiko Nomos*, la loi de la maison.

Le précepte de Franklin ne me plaît pas beaucoup. Il est facile de n'y trouver qu'un éloge de l'épargne, de la pingrerie, de la restriction. Il est de mon devoir de vous avertir que l'exercice comporte un danger : vous pouvez être tenté de vous complaire dans une ivresse du toujours moins qui s'apparentera à une forme d'autopunition. Certes, on ne manque jamais de bonnes raisons de se punir ; mais je vous invite à ne pas perdre de vue que le but de la vertu n'est pas de vous faire souffrir mais de vous donner une juste place dans la société.

Cette semaine je préconise simplement que vous évaluiez les objets présents dans votre maison. Lesquels sont précieux ? Faites aussi la liste des objets dont vous ne pouvez évaluer le prix .

dimanche 4 juin 2006

Après l'entretien dominical avec Frédéric, je descends les bouteilles vides à la poubelle à verre. Lorsque je remonte, une porte est ouverte au quatrième étage sur un grand appartement où s'affaire une jolie fille. Je réalise que je suis au cinquième étage et que l'appartement devant lequel je me tiens est le mien, et que la jolie fille est Corine de retour de Montpellier.

lundi 5 juin 2006

Cette nuit dormi seul dans ma chambre. Corine a décidé de monter dormir dans la chambre du sixième étage. Elle a aussi décidé de quitter la maison et de louer un appartement à elle.

Mon économie domestique s'en trouve bouleversée.

Je me demande pourquoi elle me quitte juste à l'instant où je parviens à dormir la fenêtre ouverte, comme elle réclame que nous le fassions depuis des années.

Je me demande ce que nous allons faire des bouteilles de vin qui nous ont été offertes pour notre mariage, il y a huit ans de cela. Les boire toutes avant de nous séparer ? Les partager comme on se partagerait le Royaume de France : Touraine et Bordelais pour l'un, Bourgogne, Champagne pour l'autre ?

Hier, Corine m'a dit que si nous avions un hôtel particulier, avec chacun notre aile, nous

pourrions très bien vivre ensemble. Je lui ai demandé si elle a l'argent pour l'acheter, elle m'a dit que non. Je lui ai dit que moi non plus, je n'ai pas cet argent.

Certes, continuer cet exercice peut sembler assez futile au regard de ce qui nous arrive après quatorze ans de vie commune. Mais, comme je ne vois pas très bien ce qui ne serait pas futile en l'occurrence, je persiste dans cette activité qui ne nuit à personne et me permet de me poser des questions dans des termes acceptables.

Pour répondre à la demande de Frédéric, je sais ce qui n'a, ou plutôt n'avait pas de prix dans ma maison.

mardi 6 juin 2002

Ce matin, le garçon du Diplomate m'a apporté un café sans que je prenne la peine de lui commander. Il a dû remarquer que j'étais soucieux. Ou voulu me signifier qu'il connaissait mes habitudes. J'ai été touché par cette sollicitude. Comme d'habitude, je lui ai laissé un pourboire en partant.

Ma mère a toujours été affolée par les pourboires. Elle ne sait jamais quand ni combien il faut donner. Ces quelques sous abandonnés au coin d'une table ou glissés dans une main représentent une épreuve telle qu'elle organise sa vie pour ne pas avoir à connaître ces moments-là. Comme si l'exigence muette du garçon de café ou du livreur était un tribunal implacable qui ne peut que la condamner.

Quand j'étais petit, je lisais toutes les semaines *Picsou magazine*. J'étais fasciné par l'accumulation d'argent. J'avais une tirelire en forme de cochon dans laquelle je glissais avec délectation les pièces jaunes que j'économisais sur mon argent de poche. J'avais monté une sorte de banque dans ma chambre. Tous les membres de ma famille devaient s'y rendre et me confier des sous. Ensuite, je refusais de les leur rendre. Mon frère protestait que c'était du racket.

Aujourd'hui, à quoi me sert l'argent que j'économise ? À m'acheter plus tard une maison ? À agrandir mon appartement ? À acheter la chambre du sixième à Corine ? À alimenter l'assurance-vie qui reviendra à Manon si je meurs ?

Manon est la fille de Catherine avec qui j'ai vécu cinq ans. Elle avait alors entre deux et sept ans. J'ai fait d'elle la bénéficiaire unique d'une assurance-vie, aimablement appelée Séquoia Prévoyance.

mercredi 7 juin 2006

Couché à deux heures. Ce matin le réveil a sonné à cinq heures. Encore une fois, je ne l'ai pas entendu. Je me réveille à huit heures trente. Je prends le métro pour me rendre à une réunion de préparation de la prochaine tournée que nous ferons dans les centres de vacances EDF. La réunion a lieu au siège du Comité d'Entreprise à Montreuil.

Dans la rame de métro, d'ordinaire, je m'assois sur un strapontin. Ma mère nous faisait asseoir sur les strapontins. Elle nous avait aussi appris à retenir le strapontin lorsque nous nous levions afin qu'il ne batte pas contre le dossier auquel est adossé le voyageur assis dans le carré. Aujourd'hui, personne n'a plus cet égard.

Aujourd'hui, je m'assois sur un siège dans le carré. Pourquoi m'asseoir sur le strapontin ? Assis dans le carré, sur un strapontin, debout, le prix est le même. Ma place doit-elle être de toute éternité près de la sortie, précaire, prête à être abandonnée en cas d'afflux de voyageurs ?

De retour à la maison, Corine et moi avons travaillé sur les prochains projets. Nous avons étudié des budgets et des plannings.

D'une remarque, Corine a réglé une question autour de laquelle Xavier et moi tournions depuis plusieurs jours sans trouver de solution. Pour notre prochain spectacle sur les pratiques de lecture, devons-nous enregistrer ou non les témoignages ? Corine a dit :

« Lorsque vous avez essayé votre grille de questions, avez-vous enregistré ou noté les réponses ?

– J'ai noté les réponses à la main. »

Elle n'a rien ajouté, mais j'ai compris que c'était évidemment ainsi qu'il me fallait continuer à procéder.

Qu'est-ce qui est précieux ? Des heures de travail ou une question pertinente posée au bon moment ?

Hier, toute la journée, j'ai ressenti une douleur sourde, oppressante, m'interdisant de parler longuement à quiconque. J'évite depuis lundi ma famille et mes amis. Je ne supporte pas le regard qu'ils peuvent porter sur notre séparation. Hier, j'ai appelé Christine. Elle a senti que j'allais mal, mais je n'ai pas pu lui dire pourquoi. J'ai écourté la conversation. Plus tard, elle m'a envoyé un mot par mail, auquel j'ai répondu laconiquement, lui annonçant que Corine et moi nous séparions.

J'éprouve moins de douleur à parler à des gens qui me connaissent moins. Les gens de la Coordination par exemple. Ils connaissent mal Corine. Je ne les fréquente que depuis deux ans maximum.

Si nous ne nous sommes pas séparés plus tôt avec Corine, c'est sans doute en partie de crainte de décevoir nos amis. Notre mariage avait été une si belle fête. Nous avons tous été si heureux ensemble ce 28 mai 1998. Il fallait que ça dure. Ne pas briser cette image du bonheur. Comme si on ne pouvait pas se contenter de partager une journée de bonheur, mais qu'il nous fallait encore en présenter beaucoup d'autres.

Pour conserver une contenance, je prends des calmants. J'ai une vieille boîte de Nordaz qui a depuis longtemps dépassé la date de péremption, où je puise en cas de crises. Ça m'est arrivé trois ou quatre fois ces quinze dernières années. La dose prescrite est d'un demi-cachet toutes les huit heures. J'imagine que l'efficacité de ce médicament a dû diminuer avec le temps, aussi

ai-je décidé de doubler la dose. Actuellement, j'en prends un, deux, trois, et ainsi de suite jusqu'à ce que la douleur devienne supportable. Et si ça ne passe pas, je tape dans une tablette de calmants que m'a donné Denis dont j'ignore et le nom et la posologie.

Je me souviens du jour de la mort de mon père. Après avoir vu son corps pour la dernière fois dans la chapelle de l'hôpital du Val de Grâce, ma mère, ma sœur, mon frère, Corine et moi étions allés manger dans une crêperie. Nous avions consulté la carte. J'avais commandé une galette jambon-œuf-fromage. Mon père était mort, et je commandais une galette jambon-œuf-fromage. Ma capacité à endurer la douleur m'avait étonné. Le commerce chimique s'échangeant dans mon cerveau régulait naturellement la douleur, et me permettait de continuer à affronter le réel, organiser les obsèques, discuter avec ma famille.

Je me souviens que Corine m'a confessé avoir eu envie d'avoir un enfant ce jour-là pour l'unique fois de sa vie. Probablement avons-nous alors raté une occasion. Manqué à la vertu d'ordre. Pas pris la bonne décision au bon moment. L'ordre apparaît parfois sous une forme si incongrue !

jeudi 8 juin 2006

Monsieur Vaudois était un ami de mes parents. Il était métreur-géomètre de son métier. Il avait dessiné et fait construire en banlieue une maison d'ingénieur, pratique, moche et triste. Monsieur Vaudois portait une barbe en collier,

taillée comme les haies de son jardin. Il portait des sous-pulls moulants en acrylique, des vestes en velours marron. Il venait toujours seul pour dîner à la maison. Sa conversation revenait sans cesse sur la même interrogation : pourquoi sa femme l'avait-elle quitté précisément une fois qu'il eut fini de dessiner, faire construire, aménager et payer cette maison dont il était si fier ?

M. Vaudois essayait d'être complice avec moi. Je le détestais. Je me suis toujours identifié à cette Madame Vaudois que je n'ai jamais connue. Or, aujourd'hui, j'ai le sentiment d'être devenu Monsieur Vaudois. C'est pour cela que je fuis mes amis et mes proches. Car je ne veux pas voir dans leurs yeux l'expression que j'avais, enfant, en regardant monsieur Vaudois.

vendredi 9 juin 2006

1 paquet de Craven A sans filtre :	5 € 00
2 barquettes de fraises :	7 € 40
Total :	12 € 40

samedi 10 juin 2006

Cette après-midi, j'ai acheté une nouvelle casquette en lin et trois paquets de thés différents chez Old England.

J'ai demandé à Corine l'autre jour, dans le métro quel était son thé ordinaire pour le petit-déjeuner. Elle m'a dit ne pas en avoir et changer tous les matins de thé au gré de son humeur.

J'ai vécu quatorze ans avec une femme sans savoir qu'elle changeait de thé tous les matins.

En général, Corine s'organise pour ne pas laisser de trace de son passage dans une maison. Elle dit : « Quand je quitte une pièce elle doit être dans l'état où je l'ai trouvée. » Ce changement de thé tous les matins obéit à ce même désir de ne pas être assignable à un mode opératoire particulier. Un acte qui ne laisse pas de trace échappe dans une certaine mesure à la gestion.

Dans un parking, elle s'arrange toujours pour garer la voiture face à la sortie, pour perdre le moins de temps possible en partant. Je lui ai souvent dit qu'elle ferait une excellente espionne, et devrait proposer ses services au MI 5. Peut-être est-ce d'ailleurs le cas. Peut-être a-t-elle récemment reçu depuis Thames House l'instruction de quitter la couverture que représentait notre mariage.

Voilà une explication qu'elle est séduisante !

Chez Old England, j'ai aussi acheté une casquette *type Gavroche* en lin. Soixante-quinze euros. Cela peut sembler cher. Je m'en moque. J'aime le luxe, et la vie d'épargne proposée par Franklin ne me convient pas. L'argent est fait pour être dépensé. Ce devoir de dépense s'oppose à la radinerie prônée par Benjamin Franklin que je considère comme un vice. Découvrir la radinerie de quelqu'un, voilà quelque chose de si obscène que je me garderai bien d'illustrer mon propos. Si je connais des gens radins, je préfère jeter un voile pudique sur leurs actions honteuses. Établir une liste de radins dans ce journal serait vraiment insultant s'il venait à être publié.

Ce matin, j'ai appelé la Caisse d'Épargne pour connaître leurs horaires d'ouverture afin de récupérer le chéquier du compte commun que Corine et moi y possédons. Mon appel a été transféré sur un numéro surtaxé à cinquante centimes d'euros la minute. Je déteste la rapine sournoise que constituent ces appels surtaxés. Rien que d'écrire ce souvenir, j'en suis encore ulcéré.

Je considère que les objets que j'utilise – quelle que soit leur valeur financière – font partie de mon être. M'en déposséder, c'est entrer par effraction dans mon intimité. Je suis attaché aux objets, non parce qu'ils sont beaux ou précieux, mais parce qu'ils m'ont longuement et fidèlement servi. M'en débarrasser, les vendre, les mépriser, les renvoyer à leur stricte valeur marchande s'apparente pour moi à une trahison.

Il y a quelques années de cela, Monique m'avait confié un bureau de maître d'école qu'elle ne pouvait pas emporter dans un de ses déménagements. Le bureau était resté dix ans chez moi. C'est le bureau sur lequel j'écrivais. Un jour, elle est venue le reprendre. Après son départ, j'ai pleuré devant l'emplacement vide du bureau.

Corine, elle, aime se débarrasser des objets qui ne lui servent plus. Lors d'un vide-grenier elle a vendu toute une partie de sa garde-robe. Elle abandonnait aux chalands ses vêtements pour des sommes symboliques. Elle a ainsi vendu la robe qu'elle portait quand nous nous sommes rencontrés. J'étais choqué. Elle m'a dit : « Je ne la porte plus. Que veux-tu que j'en fasse ? »

Plus j'y pense, plus l'hypothèse qu'elle soit un agent secret me paraît plausible.

Récapitulatif des dépenses de la semaine :

dimanche :	54 € 78
lundi :	26 € 93
mardi :	23 € 50
mercredi :	1 € 70
jeudi :	38 € 00
vendredi :	12 € 40
samedi :	92 € 20

total :	249 € 51
Soit	998 € 04 par mois

Moyenne des dépenses communes (loyer, téléphone, électricité, charges etc.) :
1200 € 00 par mois

Total des dépenses :
2198 € 04€ par mois

Revenus par mois :

Assedic :	1185 € 00
Salaires :	815 € 00
Total :	2000 € 00 par mois
Débit :	198 € 04 par mois.

Conclusion : si je prends en charge la part de Corine sur les dépenses communes, soit 600 € par mois, mon économie domestique deviendra déficitaire de 198 € 04 par mois.

6

APPLICATION

NE PERDEZ POINT DE TEMPS.
SOYEZ TOUJOURS OCCUPÉ À QUELQUE
CHOSE UTILE ET ABSTENEZ-VOUS DE TOUTE
ACTION QUI NE LE SERA PAS.

Instructions de Frédéric Révérend

Voici le mot utile de retour dans une sentence de Benjamin Franklin. J'attire donc votre attention sur le fait qu'un outil est aussi un objet susceptible d'être transmis à autrui. Considérez en conséquence, je vous prie, l'exercice auquel vous vous livrez comme un outil pour agir sur votre vie.

Pour vous y aider, je vous ai préparé une ordonnance de choc. Tous les jours à midi et le soir, vous noterez sur quatre colonnes dans votre cahier :

1 - les actions que vous avez faites
2 - les bénéfices que vous escomptez retirer de cette action
3 - les bénéficiaires de cette action
4 - l'échéance, c'est à dire la date où vous escomptez retirer le bénéfice de votre action.

Vous relirez ces notes ainsi constituées, et rédigerez une synthèse de cette lecture. Vous jetterez ensuite ce document et n'en conserverez que le résumé que vous me présenterez.

semaine du dimanche 11 au samedi 17 juin 2006

1 - Je suis appliqué, voire tenace. Quand je commence une tâche, je la termine. Un livre une fois commencé, même si je le trouve mauvais, je l'achève. J'aimerais parvenir à me défaire de cette fidélité absurde qui me fait confondre les livres que je ne considère pas comme des outils avec des personnes envers lesquelles il me faut demeurer fidèle. J'observe que Franklin était imprimeur. Son temps de travail était constitué de tâches ne pouvant s'effectuer que successivement, étape après étape :

corriger
mettre en placard
composer
corriger
imprimer
brocher.

Un retour en arrière, un repentir était coûteux, en temps et en travail. Il ne pouvait pas, comme je l'ai fait pour le texte que vous avez entre les mains, l'écrire, puis le corriger en coupant, remplaçant, corrigeant, d'un simple mouvement sur mon clavier d'ordinateur. Aujourd'hui, le monde a changé. Personne ne peut, sous peine d'être taxé d'incompétence ou de fainéantise, s'adonner durant toute une journée à une activité et à une seule. Le garagiste à qui j'ai confié ma voiture cette semaine reçoit ses clients, répond au téléphone, tape une facture pour un autre

client, délivre les clefs d'une voiture pour un mécanicien, bref, mène de front et en souriant une demi-douzaine de tâches parcellisées qui se superposent, se chevauchent, voire se télescopent. Moi aussi, dans ma journée de travail, rares sont les instants où je suis uniquement à ma tâche, à l'exception peut-être des jours de répétition ou de représentation, où durant trois ou quatre heures d'affilée, délivré de mon ordinateur et de mon téléphone portable, je pratique cette activité désuète qu'est le théâtre, à peu près sur le même mode que l'aurait pratiqué Benjamin Franklin s'il lui avait fallu répéter ou jouer un spectacle.

2 - Beaucoup de mes actions possèdent une double voire triple destination.

3 - Elles sont moins altruistes que je m'en flattais. La plupart ont pour destinataire moi-même ou des proches. Rares sont les actions que je fais pour un destinataire lointain ou abstrait, à l'exception de celles que je mène à la Coordination des Intermittents et Précaires à la cause desquels je suis cependant intéressé.

4 - Mes échéances sont courtes, à l'horizon de la prochaine création, de la saison à venir.

Le terme le plus lointain que je connaisse se situe à trois ans, à l'issue de la résidence de La Revue Éclair au Château de La Roche-Guyon.

7

SINCÉRITÉ

N'USEZ D'AUCUN DÉGUISEMENT
NUISIBLE ; QUE VOS PENSÉES
SOIENT INNOCENTES ET JUSTES ET
CONFORMEZ-VOUS-Y QUAND VOUS PARLEZ.

Instructions de Frédéric Révérend

Mercredi vingt-et-un juin prochain (jour du solstice d'été) vous atteindrez le mitan de votre exercice. Vous aurez pratiqué la vertu durant quarante-six jours et vous aurez encore quarante-six jours de vertu devant vous. Vous atteindrez ce qu'en terme aéronautique on appelle le point de non retour, c'est-à-dire le point où ayant épuisé la moitié du carburant de votre aéroplane, le retour à votre aérodrome de départ est impossible.

Quelques remarques quant au lexique de Franklin : INNOCENTE renvoie au sentiment que vous inspirent vos pensées intimes et JUSTE au jugement que vous portez sur leur pertinence.

Une fois n'est pas coutume, je vous donnerai un exemple personnel permettant d'illustrer ce double aspect de la sincérité. Quand j'étais enfant, dans la cour de l'école, des grands ont révélé aux petits : « Le Père Noël n'existe pas. » Moi, j'aimais bien le père Noël, je voulais croire en son existence, même si des faisceaux de preuves concordantes commençaient à me rendre suspecte sa réalité. Pourtant, ce jour-là, pour faire le faraud, j'ai surenchéri : « Mais oui, bien sûr, il n'existe pas le père Noël ! » Encore aujourd'hui, je ne suis pas fier de ce que j'ai fait ce jour-là, d'avoir trahi une pensée

innocente au profit d'une affirmation juste.

Benjamin Franklin vous invite donc dans le même geste à sentir et à juger (deux mouvement assez différents de l'âme) , puis à CONFORMER vos pensées à ce sentiment et à ce jugement, c'est-à-dire à leur donner une forme, une substance, un corps.

Pour vous guider dans cette délicate opération, je vous propose non pas une prescription pour toute la semaine, mais une ordonnance semblable à celle des médecins chinois, différente pour chaque jour de la semaine.

dimanche 18 juin 2006

Rien.

lundi 19 juin 2006

Prescription de Frédéric Révérend pour lundi :

Dressez la liste des personnes que vous rencontrerez demain. Notez une question que vous vous posez sur chacune d'elle. Posez-leur cette question.

Je passe la journée à Dijon pour la journée d'information organisée par Franck de Bourgogne auprès des intermittents.

Durant le déjeuner, Duchesse me confie être atteinte du syndrome de La Tourette. Quand elle est émue, elle pousse un petit cri comme un hoquet. Elle appelle ça biper. Au cours de l'après-midi, je constate qu'elle bipe en effet une demi-douzaine de fois. Quelque chose qui bouillonne en elle, plus fort que sa volonté, s'échappe par sa bouche en un accès informe de sincérité. Je lui demande pourquoi elle reste à la Coordination. Je n'ajoute pas que c'est un lieu où -à mon sens- elle se fait du mal. Duchesse me répond : « Pour ne pas lâcher. Je ne lâche pas ce que j'entreprends ». Et elle bipe.

Dans le train qui nous ramène à Paris, je demande à Danièle pourquoi elle s'est engagée dans la commission qu'elle anime. Tous les lundis, elle reçoit les intermittents qui ont des problèmes avec les Assedic pour les aider à faire valoir leurs droits.

Danièle dit : « Pendant des années, je ne comprenais rien à ces textes administratifs, écrits dans une langue rebutante. Je fuyais le monstre. Je préférais demeurer dans le noir. Après le 26 juin 2003, je ne voulais plus fuir. J'ai voulu allumer la lumière, regarder le monstre dans les yeux. Voir de quoi il était fait. C'est comme de regarder la mort. »

mardi 20 juin 2006

Prescription de Frédéric Révérend pour mardi :

Dressez la liste des personnes que vous rencontrerez aujourd'hui. Habillez-vous en fonction de ces rendez-vous. Pourquoi choisissez-vous tel ou tel vêtement ?

Aujourd'hui, je me rends à un rendez-vous avec la directrice des affaires culturelles du département du Val-d'Oise.

Je porte une chemise Paul Smith à motifs de fleurs multicolores sur fond brun. Le même pantalon de coton bleu Paul Smith Jean que je porte depuis une semaine. Des chaussettes grises à rayures, un paire de mocassins en daim marron, le blouson de cuir beige que je viens d'acheter en compagnie de Monique à une vente. Et je suis coiffé de ma nouvelle casquette en lin écru *modèle Gavroche* que je me suis procurée il y a une semaine chez Old England.

Je porte une tenue innocente dans le sens où elle ne nuit à personne, mais certainement ni naïve ni ingénue. J'offre ainsi une apparence acceptable, celle d'un type à qui on peut donner une subvention. Je signifie que j'accepte les règles du jeu : nous sommes bien du même monde. J'arbore aussi un léger décalage. Je suis l'artiste ; vous êtes l'institution. La distance donnée par ma tenue était-elle juste ? Donnait-elle à chacun l'espace pour se déplacer ? Comment évaluer la justesse d'un vêtement ? Il m'est plus facile d'évaluer son absence de pouvoir de nuisance. Cette tenue ne me handicape pas. Elle est confortable. Je m'y reconnais. Pourtant, le malentendu est toujours possible. Peut-être la directrice des affaires culturelles a-t-elle trouvé les fleurs de ma chemise

ridicules et vulgaires. À l'inverse, peut-être y a-t-elle décelé un luxe incongru, incompatible avec le statut d'un artiste forcément pauvre. Enfin, peut-être n'a-t-elle rien pensé de ma tenue.

mercredi 21 juin 2006

Prescription de Frédéric Révérend pour mercredi :

Aujourd'hui une personne, un mot vous surprend. Racontez cette surprise. Repérez les mots déguisés et déshabillez-les.

Aujourd'hui, je ressens une profonde fatigue. Cette après-midi, je m'allonge sur le lit. Je lis un magazine féminin. J'essaye de dormir. Ce matin, j'ai déjà exposé deux fois le projet des treize semaines de vertu. Au directeur d'un théâtre parisien et à un journaliste. Sont-ce des entretiens sincères ? Allongé sur mon lit, j'ai le sentiment d'être raclé jusqu'à l'os. Surexposé. Comme sous les rayons X du tribunal de ma conscience .

Ce matin un directeur de théâtre m'a dit : « Quand tu dis : elle fait ceci, elle fait cela, tu parles de qui ? De toi ? Tu veux dire : cette personne fait ceci, fait cela ? » J'ai acquiescé. Si j'ai parlé de moi au féminin, c'est inconscient. Il m'est arrivé dans des rêves de me voir sous les traits d'une femme. Maquillé avec du rouge à lèvres et du fard à paupières. Cette personne était plus jeune et séduisante que je ne le suis. C'était un rêve troublant. Pas désagréable.

J'ai eu envie de faire du théâtre en assistant à des spectacles de travestis.

À l'heure de mourir, un vieux travelo brésilien qui avait longtemps travaillé au Bois de Boulogne était revenu en France. Il avait dit à Jean-Christophe : « Je suis revenu à Paris. Pour me travestir, boire de la bière et me prostituer encore une nuit au bois de Boulogne. » C'est une phrase qui peut sembler peu vertueuse. Moi, je la crois sincère. C'est une phrase innocente et juste.

jeudi 22 juin 2006

Prescription de Frédéric Révérend pour jeudi :

Méditez sur *l'Epître de Jacques* V - 12 : *Mais surtout, frères, ne jurez ni par le ciel ni par la terre, ni par quelque autre serment. Que votre oui soit oui, que votre non soit non, pour ne pas tomber sous le jugement.*

vendredi 23 juin 2006

Prescription de Frédéric Révérend pour vendredi :

Dressez la liste des cinq convictions que vous affichez et auxquelles vous ne croyez plus. À l'issue de l'exercice vous relirez cette liste et la brûlerez.

samedi 24 juin 2006

Prescription de Frédéric Révérend pour samedi :

Choisissez une des prescriptions de la semaine et suivez-là à nouveau.

Des années avant notre mariage, Corine et moi portions déjà une alliance lors de nos voyages au Proche-Orient. Nous disions que nous étions chrétiens, que nous étions mariés, que nous avions des enfants, et nos interlocuteurs étaient satisfaits. Nous sommes en effet tous les deux baptisés. Trois ans après ce voyage, nous nous sommes réellement mariés à la mairie du troisième arrondissement. Enfin, lorsque je montrais la photo de Manon qui est dans mon portefeuille depuis quinze ans, c'est bien la photo de celle que je considère comme ma fille adoptive que je montrais.

Hier, pour faire mes comptes, j'ai sorti les reçus de carte bancaire de mon portefeuille. Je suis tombé sur la photo de Corine et la photo de Manon. J'ai rangé la photo de Corine dans un tiroir.

Hier, j'ai regardé la main de Corine et j'ai constaté qu'elle portait toujours son anneau de mariage.

8

JUSTICE

NE NUISEZ À PERSONNE,
SOIT EN LUI FAISANT DU TORT,
SOIT EN NÉGLIGEANT DE LUI FAIRE
LE BIEN AUQUEL VOUS OBLIGE VOTRE DEVOIR.

Instructions de Frédéric Révérend

La justice est la huitième vertu, elle est aussi la huitième lame du tarot de Marseille. Observez-la bien : elle est la seule figure qui se tienne parfaitement face à vous, son glaive et sa balance à la main.

Vous vous souviendrez qu'étymologiquement, FAIRE DU TORT à quelqu'un, ce n'est pas le casser ou le détruire, mais exercer une torsion sur lui, le tordre dans un sens à notre convenance.

Le devoir auquel nous invite Benjamin Franklin peut être vu comme une somme d'actions dont on doit s'acquitter envers autrui, comme une dette que nous avons à payer à la société. Vous pouvez aussi y voir le moteur qui vous permet de résister à votre pente naturelle et vous entraîne à monter au delà de vous-même.

Quoi qu'il en soit, l'objet de la justice, c'est l'autre. Songez avant de commencer cette délicate semaine que ce serait trop beau si les gens injustes étaient tous méchants.

Cette semaine, vous dresserez plusieurs listes :

- liste des personnes à qui vous avez fait du bien
- liste des personnes à qui vous avez manqué de faire le bien qu'ils étaient en droit d'attendre de vous

- liste des personnes que vous avez ignorées ou que vous avez exilées
- liste des personnes à qui vous avez fait du tort cette semaine
- liste des personnes à qui vous avez fait du tort en général

Le Sixième jour vous copierez sept fois cette phrase de Cicéron figurant dans les *Mémoires* de Benjamin Franklin :

Ô Philosophie, guide de la vie !
Source des vertus et fléau des vices !
Un seul jour employé au bien et suivant les préceptes
Est préférable à l'immortalité passée dans le vice.

dimanche 25 juin 2006

Un jour, une amie m'a dit : « Toi, tu es dans le jugement. » Elle m'a vexé.

lundi 26 juin 2006

Mon père – entre deux discours sur l'expansion de l'univers et les raisons stratégiques de la défaite des Allemands à Stalingrad – aurait dit : « Publier la liste des personnes à qui on a fait (volontairement ou non) du bien, c'est

ridicule. Il faut accomplir son devoir, c'est-à-dire faire le bien (cacher les juifs des nazis, s'arrêter au feu rouge) par amour de la loi, et non pour s'en glorifier. Donc, mes enfants, il faut non seulement que personne n'admire votre courage, ni même ne soupçonne que vous en avez. C'est la raison pour laquelle, dans les collèges anglais, on ne récompense pas les bons élèves, on diminue simplement leur nombre de coups de fouets quotidiens. »

Il plaisantait bien sûr.

mardi 27 juin 2006

Extrait de la liste des personnes à qui j'ai négligé de faire le bien que je leur avais donné raison d'espérer de moi

- Hiver 1981. J'étais en terminale. Dans l'escalier du lycée, Lucia m'avait glissé dans la poche une enveloppe, avant de disparaître. En l'ouvrant, j'y trouvais un stylo Schæffer, et une déclaration d'amour. Je n'ai jamais donné suite, ni répondu à sa lettre. Lucia était une belle fille. Mais peut-être ne correspondait-elle pas aux cercles de mes amis d'alors. Sans doute étais-je snob. Certainement étais-je terrorisé à l'idée de recevoir de l'amour.

J'esquive plus souvent l'amour ou le plaisir que le conflit ou la souffrance. Faire face à l'adversité, être fidèle à des habitudes pénibles

m'est plus facile que d'assumer l'amour et le désir. Je constate qu'il m'est plus facile d'être dévoué à des gens pénibles, de m'astreindre à des tâches ingrates, de me lancer dans des entreprises sans espoir que de saisir l'instant plaisant à partager avec des amis, ou à m'engager sur des projets ambitieux. Je ne déserte pas les batailles perdues à l'instar de celle de l'intermittence. Et je ne sais pas saisir le plaisir qui se présente simplement.

mercredi 28 juin 2006

Extrait de la liste des personnes que j'ai ignorées ou que j'ai exilées

- Depuis deux semaines Jan m'écrit des mails et me laisse des messages sur mon répondeur. Il voudrait passer une dizaine de jours à Viserny pour finir d'écrire un scénario. Je n'y réponds pas. La dernière fois que j'ai prêté ma maison à Jan, j'ai retrouvé des boules de ping-pong accrochées aux défenses du sanglier empaillé du salon. Corine m'a dit aujourd'hui avoir rappelé Jan pour lui dire que ce n'était pas le moment de venir. Cette décision injuste a été prise hors de moi, mais je ne la récuse pas.

Quand je suis fâché avec quelqu'un je ne m'engueule pas avec lui. Je l'exile. Je l'évite tant que faire se peut, et si je suis amené à le rencontrer, je l'ignore. Je suis assez expressif, et je sais être

glaçant. Oui, je sais instaurer une distance entre moi et les autres. C'est un don.

- Le 29 septembre 2005, la Coordination a fait irruption dans les salons du ministère de la Culture où se tenait la première séance de négociation sur les annexes 8 et 10 à laquelle notre organisation n'avait pas été invitée. J'ai réprouvé au moins sur la forme si ce n'est sur le fond cette intervention. Depuis, je ne parle plus à Laurent qui a soutenu de manière véhémente la légitimité de cette action. Il m'adresse parfois la parole, je lui réponds laconiquement, poliment. Jeanne m'a dit qu'il souffrait de cette situation. Et moi, je m'étonne que quelqu'un d'aussi brutal en paroles que Laurent puisse souffrir de ma froideur. Et sans doute, ses offensives verbales à lui sont-elle moins virulentes, moins injustes que mes rancunes froides.

Je ne maîtrise pas les coups que je porte par une parole, un regard, une intonation, un silence. On dit : ses paroles excèdent sa pensée. Moi, ce sont mes silences qui excèdent mes sentiments.

- Corine m'a dit que certains de mes regards, certaines de mes intonations l'avaient percée comme des coups de poignards.

- Dans ma famille, était érigé virtuellement à chaque repas ce que mon frère appelait un dazibao familial. Dans cette bourse des

faveurs et des disgrâces de nos familiers, amis ou relations, certaines personnes pouvaient monter très haut, avant de s'effondrer totalement. À cause d'un rien. Un mot de trop. Un geste déplacé. Une attitude inappropriée. Soudain, un jugement était prononcé, généralement par mon père, souvent par ma sœur ou moi, et toutes les qualités de l'intéressé tournaient en sa défaveur. Nous commencions une entreprise maligne de sape. Jamais ce misérable n'aurait du s'introduire jusqu'à nous. Son succès éphémère était bien la preuve de sa malignité. Aujourd'hui, enfin démasqué, il allait pouvoir être renvoyé à sa médiocrité originale, dans des mines de potasse métaphoriques, dans les cloaques que nos regards n'éclairaient jamais. Les griefs accumulés (Fait du bruit en mangeant. Prétend que la physique quantique annule la physique newtonienne. Lit des San Antonio. Parle de ses impôts ou de sa voiture. Joue au cartes. Milite à une fédération de parents d'élèves. A déclaré sans humour qu'avec de la volonté on arrive à tout, etc.) n'étaient jamais signifiés publiquement à l'intéressé. Au reste, un geste, une phrase aussi insignifiante que celle qui avait entraîné sa défaveur pouvait inverser la tendance, et celui qui était descendu plus bas que l'herbe remontait au ciel. Ainsi le même ami pouvait apparaître ou disparaître du dazibao familial plusieurs

fois dans l'année sans qu'il n'en soupçonne rien.

- En 1983, j'ai téléphoné à Caroline. Je me tenais dans le bureau de mon père, et je tenais le téléphone de bakélite noire à la main. Caroline me disait : « Tu veux toujours que les choses soient noires ou blanches. Tu ne connais pas le gris ? » Je lui répondais : « Je veux qu'on se sépare. » Il y a eu un long silence. J'ai entendu la voix de Caroline : « Tu ne dis rien ? Pourquoi tu ne dis plus rien ? » J'ai répété : « Je veux qu'on se sépare. »

jeudi 29 juin 2006

Extrait de la liste des personnes à qui j'ai fait volontairement du tort :

- Je n'ai jamais rien volé dans un magasin
- Je n'ai jamais crevé les pneus d'une voiture
- Je n'ai jamais mis de sucre dans le réservoir d'une voiture
- Je n'ai jamais maculé de merdre la poignée de porte d'un voisin
- Je n'ai jamais provoqué d'alerte à la bombe
- Je n'ai jamais craché sur quelqu'un
- Je n'ai jamais frappé quiconque le premier
- Je n'ai jamais lancé de pierre sur qui que ce soit
- Je n'ai jamais tiré sur personne

Lorsque je fais du tort à autrui, c'est constamment par le silence, par la parole, par l'écrit. Jamais par la violence physique.

Or, parler mal de quelqu'un, c'est lui porter tort à distance.

Et ces torts ont été si constants, si diffus, si sournois qu'il m'est impossible de leur donner une date et un lieu. Ils ont infecté ma vie comme un cancer prend possession d'un corps.

vendredi 30 juin 2006

Extrait de la liste des gens à qui j'ai fait du tort cette semaine :

- Toute cette semaine, ma mère a attendu pour partir en vacances que sa voiture soit réparée. Or, chaque jour elle apprenait du garagiste, soit qu'une pièce manquait, soit qu'une nouvelle panne avait été détectée. Le départ en vacances de ma mère s'en est trouvé ajourné d'autant. Ma sœur s'en est mêlé, me sommant de m'occuper de cette affaire. Je leur ai expliqué que le plus simple était que ma mère parte sans attendre sa voiture et en loue une sur place. Mais elles arguaient d'impossibilités aussi multiples que variées pour ne pas choisir cette solution.
  Chaque fois que je discute de ce sujet avec ma mère, je constate qu'elle préfère se plaindre, accuser le garagiste de malhonnêteté plutôt que d'essayer de

résoudre le problème. Ça m'énerve. Alors, je lui parle mal. Je me surprends à prendre le parti du garagiste. Bref, face à l'ennemi commun, je me défile. J'ai le sentiment que ce n'est pas une voiture en ordre de marche qu'attend ma mère. Elle voudrait que le garagiste, juché sur le toit de l'AX qu'il a été incapable de réparer, avoue dans un porte-voix son incompétence. Puis, en signe de repentance, qu'il lui offre un véhicule neuf, lui apprenne à s'en servir, et l'accompagne personnellement jusqu'à son lieu de villégiature d'où elle pourra le renvoyer à son cambouis et jouir dans son transat de ses vacances et de la satisfaction de sa vengeance.
Il n'en reste pas moins que j'ai des torts dans cette affaire. D'abord je néglige de faire à ma mère le bien auquel m'oblige mon devoir, mais en plus je lui fais du tort en lui disant qu'elle n'a pas les pieds sur terre, qu'elle ne sait pas ce qu'elle veut et qu'elle a peur de tout. Ce à quoi elle répond « Mais je suis vieille ». En fait, elle veut que je lui résolve son problème sans barguigner, et moi, je fais tout pour qu'elle continue à résoudre ses problèmes seule, voire songe encore à résoudre les miens. Comme nous ne parvenons pas à établir un commerce équitable entre nos aspirations mutuelles, je me sens coincé, je m'énerve, je l'engueule. J'abandonne le problème à ma sœur, ma mère est déçue, ma sœur excédée, et nous

partageons tous trois les mêmes sentiments de frustration et d'énervement.

Extrait de la liste des gens à qui j'ai fait du tort en général

- Un jour, en Bretagne, mon père m'avait demandé de l'aide pour porter mon dériveur à la mer. Durant la manutention, j'avais fait semblant de porter. Mon père, sentant le faix s'alourdir sur ses épaules, avait posé le navire et, furieux, m'avait traité de salaud. C'est l'unique occasion où mon père m'a insulté. Je lui en ai beaucoup voulu. Ce qu'il avait considéré comme une faute impardonnable, c'était de m'être sournoisement dérobé, de l'avoir laissé seul sous le poids du navire.
Sans doute aurait-il préféré que je refuse franchement de l'aider.

samedi 1er juillet 2006

Je relis le tableau des infractions. Je constate que dimanche dernier, dans la colonne justice, j'ai noté :

- Oublié le prénom de Gilles quand j'ai voulu le présenter à Monique à la sortie du théâtre de Semur-en-Auxois.

Oublier les visages. Oublier les noms. Mélanger plusieurs personnes en une seule,

imaginaire. Du coup, négliger de saluer quelqu'un, ou de crainte de froisser certains, saluer tout le monde. Cela m'arrive souvent. J'ai une excellente mémoire pour les paroles et les écrits, mais les noms et les visages ne s'y impriment pas du tout. Je ne suis jamais certain de reconnaître des gens que je connais depuis des années. Ne pas reconnaître le visage de quelqu'un, oublier son nom, c'est terrible. C'est nier son existence, c'est le tuer.

9

MODÉRATION

ÉVITEZ LES EXTRÊMES ;
GARDEZ-VOUS DE VOUS RESSENTIR
DES TORTS AUTANT QUE VOUS CROYEZ
QU'ILS LE MÉRITENT.

Instructions de Frédéric Révérend

La modération est souvent appelée aussi tempérance. Elle est – avec la justice – une des rares vertus de Franklin qui soit aussi une vertu cardinale. Je vous rappelle que ces vertus sont dites cardinales dans le sens où elles doivent s'articuler ensemble. Pour Platon, comme pour les Pères de l'Église, vous ne pouvez être modéré, si vous n'êtes pas, en même temps juste, fort et prudent.

Observez une statue représentant la modération. Elle porte une jarre sur l'épaule et distribue un liquide dans différents récipients. Elle fait la part des choses. Elle mesure le liquide qu'elle distribue comme elle mesure ses paroles et ses actes. Elle ne fait pas d'un rien une montagne. Elle ne souffre pas des injures d'autrui et du temps.

Cette semaine, vous demeurerez en compagnie de cette femme. Vous observerez les diverses transformation qu'elle opère sur le liquide qu'elle verse. Mesure-t-elle ? Dilue-t-elle ? Décante-t-elle ? Ecrème-t-elle ? Vous méditerez chaque jour sur une de ces formes de modération, et vous donnerez pour chacune un personnage symbolique, une image de mémoire qui vous permettra dans l'avenir de vous souvenir des diverses

manières avec lesquelles vous pouvez pratiquer la modération lorsque le besoin s'en fera sentir. Si vous éprouvez des difficultés à demeurer modéré, rappelez-vous que Benjamin Franklin ne demande pas une adhésion totale à toutes ces vertus. Il avoue lui-même, concernant l'humilité, qu'À DÉFAUT D'AVOIR EU LA RÉALITÉ DE CETTE VERTU, IL A PU AU MOINS EN DONNER L'APPARENCE. Ne soyez pas plus présomptueux que lui.

dimanche 2 juillet 2006

Rien noté nulle part.

lundi 3 juillet 2006

Mesurer.

Être pâtissier.

Rassembler les ingrédients. Évaluer leurs qualités respectives. Considérer les qualités intrinsèques de chacun : sécheresse, humidité, saveur, douceur, amertume, texture. Les mesurer.

Les mélanger.

Surveiller la température du feu. Mesurer le temps de cuisson. Sortir du four. Laisser reposer. Saisir l'instant juste où servir.

Partager le gâteau entre les convives.

mardi 4 juillet 2006

Diluer.

Journée de grosse chaleur. Effluves des peaux. Excroissances des présences. Sillages des corps sur le marché Richard-Lenoir.

Ô Militant !

Comme chaque semaine, te voilà. Tu distribues tes tracts. Tu fais circuler une information gratuite sur tes papiers de couleur. Tu diffuses ta profession de foi.

Comment vas-tu, militant ? Es-tu désespéré ? Plein d'espoir ? Te sens-tu glorieux ou ridicule ? Les passants se contentent pour la plupart d'ignorer ton modeste cadeau. Ceux qui l'acceptent le jetteront quelques mètres plus loin. Tu vois cela. Tu sais aussi, militant, que ceux qui le plient dans leur poche, de retour chez eux jetteront ton tract dans leur corbeille. Il est probable que presque aucun ne lira ton papier. Il est certain que nul ne le ne conservera. Tu sais que les seuls qui conservent les tracts sont les policiers et les journalistes. Or, si la police et les journaux étaient bien faits tu ne serais pas là, à distribuer tes tracts.

Un passant s'arrête. Il exprime son accord avec ton action. Il t'encourage. En es-tu heureux ? Non, car tu sens qu'avec lui comme avec moi à cette minute, tu perds ton temps. Ce n'est pas avec des convaincus, ni avec des énergumènes que tu veux parler. Tu veux parler avec les autres. Avec tous ceux qui ne lisent pas tes tracts. Tu veux argumenter avec ceux qui ne sont pas d'accord. Sûr que s'ils lisaient tes tracts, s'ils t'écoutaient, tu les convaincrais. Oui, mais voilà. Comment faire

pour les convaincre de te rejoindre ? Comment leur expliquer qu'ils seraient plus heureux s'ils se tenaient tous les dimanches sur le marché, à distribuer des tracts à tes côtés ?

mercredi 5 juillet 2006

Il est minuit. Ce soir, Corine est passé prendre ses affaires. Dans la salle de bain, l'étagère est vide. Plus de crèmes de beauté, d'huiles de massage, de granions homéopathiques. Ne demeure que la trousse de médicaments de première urgence.

Demeure aussi un tube de médicament avec cette étiquette : pilules contre le vague à l'âme.

Je venais de la rencontrer. Je la voyais parfois triste, et pour lui faire la cour, je lui avais fabriqué cette boîte de médicament factice que j'avais remplie de Smarties. Elle avait éclaté de rire en découvrant ce cadeau.

J'ai pris le tube, et je l'ai rangé dans le tiroir du salon où elle range son courrier personnel qu'elle doit emporter ultérieurement.

jeudi 6 juillet 2006

Neuf heures. Je prends mon petit déjeuner en notant ces lignes.

Laisser décanter. Ne rien faire. Laisser faire le temps. Laisser affleurer la douleur, comme des rochers lorsque la marée se retire. Laisser les éléments se séparer mutuellement. Délier ceux qui

était noués. Ne pas séparer le bon grain de l'ivraie. Ne pas juger. Laisser mourir.

Onze heures. Je sors de chez le docteur. Elle m'a pesé et a constaté que depuis ma dernière visite j'avais perdu huit kilos et que ma tension était tombée de treize à neuf. Je lui raconte l'exercice de Franklin auquel je me livre. Elle m'envoie faire une analyse de sang. Demain, je saurai de quelle quantité d'objets et en quelles proportions mon sang est constitué : je pourrai ainsi mesurer l'influence des vertus sur ma physiologie.

vendredi 7 juillet 2006

Conditionner : Mettre en place. Mettre en classe. Préparer pour l'usage. Pourvoir une chose de qualités requises pour sa destination. Conditionner des aliments. Des paniers pour transporter les pommes. Des fagots pour rassembler les branches. Des jarres pour porter de l'eau. Ou alors : manger la pomme au pied de l'arbre. Se chauffer avec les branches sèches ramassées autour du campement. Boire au creux de sa main.

Treize heures. Déménager. Conditionner sa vie. La trier. La rassembler dans des cartons. Ce que je garde. Ce que je jette. Préserver le contenu des chocs. Rassembler dans des coffres précaires. Cartons, ficelles, rubans adhésifs : ces emballages éphémères seront anéantis après usage.

Comme pour anéantir le souvenir de ces instants où on a été sans toit.

Ce matin Corine est venue à la maison. Assis à la table du salon, nous avons fait nos comptes. Corine a proposé une nouvelle répartition de nos apports respectifs au compte commun. Comme je l'avais prévu, la mienne augmente, la sienne diminue. Jusqu'où diminuera-t-elle ?

Dix-huit heures vingt. Être conditionné. Être prêt à l'éventualité pour laquelle on a été fabriqué. Le soldat est conditionné à marcher au pas. L'homme de Cour est conditionné pour servir son Roi.

À quoi suis-je conditionné ? Suis-je conditionné pour écrire à quarante-trois ans un spectacle sur les vertus ? L'éducation républicaine, martiale, virile qui a été la mienne me laisse imaginer que ce sujet n'a rien d'innocent me concernant. À quoi m'a préparé mon éducation ? À quoi m'a conditionné l'Éducation Nationale ? À être un bon élève, un joli petit garçon, une petite pute qui faisait tout pour satisfaire l'enseignant. Prêt à tout pour ne pas être puni.

Conditionné à quoi ? Prêt à quel usage ? Destiné à satisfaire quelle jouissance ?

samedi 8 juillet 2006

Samedi soir.

Trier.

Cette après-midi, j'ai acheté un nouveau téléphone portable. Il me faut transférer mon

carnet d'adresses d'un téléphone à l'autre. Je sélectionne dans ce que l'interface du téléphone appelle mes contacts ceux que je veux conserver. Mon téléphone m'invite à les catégoriser en famille, amis, relations professionnelles. Pourrais-je les classer autrement ? Sur un autre mode ? Par exemple : Reconnais son visage ? Mangé avec ? Couché avec ? Monté sur scène avec ?

Sur mon nouveau téléphone, le nom du correspondant qui m'appelle s'affiche. Je pourrai ainsi filtrer les appels. Certains iront en attente. D'autres vers une réponse immédiate. Il y en aura qui seront ignorés.

Enfin, je possède trois numéros favoris que je peux appeler gratuitement de façon illimitée. Je ne me souviens que de deux de ces correspondants : Corine et Ana (l'administratrice de La Revue Éclair). Qui est le troisième favori ?

10

PROPRETÉ

NE SOUFFREZ AUCUNE MALPROPRETÉ
SUR VOTRE CORPS, SUR VOS HABITS
ET DANS VOTRE MAISON.

Instructions de Frédéric Révérend

Vous lavez-vous les mains avant ou après avoir pissé ? Votre rapport au monde découlera de votre réponse. Dans un cas vous pensez que c'est le monde qui est sale, dans le second que c'est vous qui salissez le monde. La propreté, je vous prie de le noter, pose la question des frontières des corps : ce qui est propre à l'intérieur – ce qui vous est propre – devient sale sitôt qu'il apparaît à l'extérieur.

Imaginez Benjamin Franklin dans son bain. Rappelez-vous que le défi de la propreté n'est pas le même au dix-huitième siècle lorsqu'il fallait puiser l'eau, l'apporter chez soi, la chauffer avant de prendre un bain et aujourd'hui où il nous suffit de tourner un robinet. Afin de vous aider à sentir la distance qui nous sépare de Benjamin Franklin à cet égard, j'ai imaginé pour vous six exercices précis, visant chacun un aspect spécifique de la propreté.

Vous noterez donc, s'il-vous-plait, les six instructions suivantes sur six feuilles de papier que vous plierez dans six enveloppes cachetées. Chaque matin, vous tirerez au hasard une des instructions suivantes :

- Notez les mots propres et les mots impropres que vous avez entendus dans la journée.

- Confectionnez-vous un bain parfumé avec des essences : baignez-vous les pieds en lisant le chant IX de l'*Odyssée*, où Ulysse est reconnu par Euryclée.

- Préparez une mixture horrifique constituée de vos excrétions ou sécrétions : merde, sang, sueur. Confectionnez-en un cataplasme que vous vous appliquerez sur la main gauche. Ecrivez durant le temps de séchage de votre cataplasme.

- Ecrivez une dissertation sur le sujet suivant : La propreté c'est le vol. Cette phrase est-elle encore d'actualité ?

- Analysez la relation entre le Dermatophagoides pteronyssinus et le Cheyletus.

- Allez dans un hammam. Prenez un bain de vapeur.

dimanche 9 juillet 2006

La France a perdu la finale contre l'Italie. Saleté de Materazzi !

lundi 10 juillet 2006

La propreté – dit Bacon – *est à l'égard du corps ce qu'est la décence dans les mœurs ; elle sert à témoigner le respect qu'on a pour la société et pour soi-même ; car l'homme doit se respecter.*

La saleté serait donc le mépris de soi imposé à autrui, un manque de modération envers son

corps donné en spectacle à la société. Dans un certain sens, rester propre signifierait savoir garder l'ordure en soi et s'en débarrasser avec discrétion, c'est à dire dans les lieux et temps convenables. On se laverait par discrétion, pour ne pas imposer à autrui notre odeur propre, celle qui s'échappe de notre intérieur. On signifierait par là même qu'on s'interdit d'étendre son territoire olfactif, et qu'on escompte qu'autrui prendra en compte cette auto-restriction et l'imitera.

Or, ce calcul anticipe une réaction de répugnance que nous imaginons, sans la partager vraiment : notre propre odeur nous perturbe médiocrement, ou du moins nous dégoûte moins que celle des autres. Je sais que je sens mauvais par la réaction de recul de celui dont j'envahis le territoire olfactif.

Dans ce sens, il est possible de soutenir que la propreté c'est le vol, en ce qu'elle constitue une captation de notre intimité, soustrait à l'odorat, à la vue, au tact du public. Je dérobe une partie de moi, je la soustrais au partage, je la recèle. Je garde pour moi, et certains privilégiés, effluves, sueur, salive, foutre, merde et sang.

Si nous osons un parallèle, nous pouvons nous demander si l'expression personnelle, en tant que dévoilement d'un intérieur, ne serait pas aussi une forme de malpropreté dont le citoyen vertueux doit se garder. Ce serait vrai si le travail de l'artiste n'était pas justement de discerner le lieu, le temps, le public pertinent pour ce dévoilement. C'est dans la pertinence de ce choix que le partage se fait entre de l'art et l'ordure, entre le vol et le partage.

mardi 11 juillet 2006

Obsession de la propreté. La mère de Corine faisait faire le grand ménage à ses enfants. Corine devait curer avec une aiguille à tricoter l'espace entre le parquet et la plinthe.

Obsession de la propreté. La mère de Tony désinfecte le combiné du téléphone avec un chiffon imbibé d'alcool après qu'un invité l'a utilisé.

Obsession de la propreté. Pendant mon hépatite un fantasme me poursuivait. Prendre un flacon d'alcool à 90°. L'avaler entièrement. Sentir le liquide glacé nettoyer mon œsophage, mon estomac, mes intestins. Être purifié, vidé une fois pour toute.

Avoir un nom propre. Moi non. J'ai un nom impropre. On m'appelle Orly, comme l'aéroport, neuf fois sur dix. Avant je corrigeais. Je lavais l'affront. Maintenant, je laisse pisser.

mercredi 12 juillet 2006

Ricky Darling était le guitariste d'Asphalt Jungle. C'est un ami. Il vit à la rue depuis quelques années. Il porte une barbe noire. Régulièrement, il passe à la maison. Je lui offre une douche. Je lui donne des vêtements. Nous mangeons ensemble. Nous discutons. Il me raconte sa vie de SDF. Il habite les galeries d'entretien du métro sous la colline de Ménilmontant. Dernièrement, un ami à lui a été déchiqueté par une rame alors qu'il chiait

sur une voie. Voilà le genre d'histoire que me raconte Ricky. On écoute de la musique ensemble en fumant. Je lui donne de l'argent. Puis, Ricky repart.

Peut-être, à l'instar d'Ulysse, Ricky est-il un cousin disparu, revenant observer comment nous vivons, avant de reprendre sa place parmi nous. Ils en savent long sur nous ces gens qui nous observent toute la journée tandis qu'il font la manche. La pièce que nous leur glissons est peut-être une tentative de prévarication discrète mais efficace des juges que nous savons qu'ils sont.

Cela fait longtemps que Ricky n'a plus sonné à la porte.

jeudi 13 juillet 2006

Les grandes chiottes. Les toilettes de l'atelier de mon père. Une vasque à l'émail fendillé, un boyau s'enfonçant dans les entrailles de l'immeuble. Mon père négligeait de remplacer les rouleaux de papier toilette. Je me torchais avec des pages arrachées au journaux professionnels de photographie. La chasse d'eau déclenchait une violente cataracte qui ne parvenait jamais à nettoyer les taches suspectes maculant l'émail et le plomb du dispositif.

Les grandes chiottes. Les pissotières du Stade Geoffroy Guichard. Un mouvement tourbillonnant entraîne les hommes jusqu'à trois murs noirs, le long duquel un tuyau distribue des filets d'eau. Les hommes pissent. Remettent leur

bite en place. Laissent la place au suivant. Et le même tourbillon de corps pressés les uns contre les autres vous ramène à la sortie de la pissotière. Tout se déroule lentement, sans à-coups ni attentes.

Ce soir je suis allé au hammam avec Mathias. J'ai emporté ma serviette de bain brodée de fil d'or rapportée de Hama, des savons d'Alep, un gant de crin que m'a prêté Corine.

vendredi 14 juillet 2006

Vingt trois heures.

Ce matin j'ai ouvert l'enveloppe que j'appréhendais.

Après le départ de Chiara et Maurizio venus boire un verre à la maison, je sors une boîte en métal du placard de la cuisine. Cette boîte contenait des pâtes de coing confectionnées par Corine et quelques biscuits. Je lave la boîte. Je vais dans la salle de bain. Je pisse dedans. Puis, assis sur la lunette des chiottes, le corps secoué par des hauts-le–cœur et en pleurant, je recueille un étron sortant de mon anus. Je le dépose dans la boîte en métal. Je vais m'asseoir à ma table. Toujours suivant en cela les instructions de la lettre, je me confectionne un cataplasme que je pose sur ma main gauche. J'écris ces lignes de la main droite alors que l'emplâtre sèche sur ma main gauche.

Il est zéro heure cinquante-cinq.

Pourquoi ai-je accepté cette épreuve ? Pour prouver que je peux le faire ? Lorsque j'ai évoqué les exercices proposés par Frédéric, Chiara a dit :

« C'est bien d'aller au bout des contraintes. » Comme de plonger dans les vagues froides des plages de Normandie. Une petite épreuve. Savoir si je suis cap ou pas cap.

Écrire de la main droite. La main des activités nobles. La gauche réservée pour les travaux ignobles. Dans le monde arabe, on saisit la nourriture de la main droite, on se torche de la main gauche.

Mon père était dyslexique. Il écrivait des textes spéculaires, des textes qu'on ne pouvait lire que dans les miroirs. Les jésuites de Saint-Joseph à Beyrouth l'ont contraint à écrire de la main droite. Mon père considérait que les écrivains constituent l'aristocratie de l'humanité. Toute sa vie il a prétendu ne pas savoir écrire. Il était fier d'avoir un fils auteur de théâtre. Moi je suis droitier. C'est à trente ans passés que j'ai compris que j'étais plus habile de la main gauche.

Je regarde ma main gauche. J'ai curieusement conservé ma montre Lip achetée à Saint-Étienne. En revanche, j'ai ôté mon anneau de mariage. Ma main repose dans la boîte à biscuit emplie d'urine. L'odeur de l'excrément monte à mes narines.

Je me souviens de ce que j'ai mangé. Cerises, fromage blanc, thé, pain, filets de cabillaud, carottes râpées, qui achèvent leur existence là, après avoir été métabolisés en énergie dans mon corps.

Une alarme s'est déclenchée dans la rue. Des chants. Frôlement des branches de bouleau sous le vent. J'étends mes pieds à plat sur le sol. Je laisse tomber mes épaules. J'attends.

L'arrosage automatique se met en route sur le balcon. L'eau s'écoule au pied du bouleau, absorbée immédiatement par ses racines.

La vie continue.

Il fait doux. Un pétard éclate dans la rue. C'est le 14 juillet.

samedi 15 juillet 2006

Ce matin, à cinq heures, en ouvrant mes volets, j'ai découvert sur mon balcon au pied du bouleau, deux œufs de tourterelle.

Des tourterelles nichaient aussi sur la terrasse de la résidence d'artiste à Alexandrie. Un matin, j'avais avancé la main pour caresser l'une d'elles. Ma main s'était immédiatement couverte d'une vermine grouillante.

J'ai découvert dans le Larousse médical de Corine que le Dermatophagoides pteronyssinus et le Cheyletus sont des parasites microscopiques qui vivent sous la peau. Ils sont invisibles à l'œil nu. L'un est encore plus minuscule que l'autre. Il se niche en lui, et le dévore de l'intérieur. Assis dans mon salon, mon dictionnaire médical à la main, je songe à ces milliers de bestioles qui vivent en moi, comme des passagers clandestins sur un paquebot, et qui sont eux-mêmes comme des vaisseaux sur lesquels sont embarqués d'autres animalcules.

J'apprends sur Internet que l'homme moderne devient de plus en plus sensible à ces vermines qui auparavant proliféraient sans irriter la peau de nos ancêtres. Franklin était couvert d'acariens, mais ne sentait pas leur présence.

Ma peau est devenue plus sensible que la sienne. Mais suis-je plus propre ou moins endurci que lui ?

L'arrosage automatique se met en route sur le balcon. L'eau s'écoule au pied du bouleau, près des œufs des tourterelles. La terre est couverte d'un guano fait des déjections des deux parents.

11

TRANQUILLITÉ

NE VOUS LAISSEZ TROUBLER,
NI PAR DES BAGATELLES, NI PAR
DES ACCIDENTS ORDINAIRES OU INÉVITABLES.

Instructions de Frédéric Révérend

Quand on ne trouve pas son repos en soi-même écrit La Rochefoucauld *il est inutile de le chercher ailleurs.*

Vous partez cette semaine en tournée dans les Centres de Vacances EDF. Vous jouerez dans dix villes différentes durant les dix jours à venir. Il est probable, au vu du contexte technique et artistique de ces tournées que votre tranquillité sera mise à l'épreuve. Vous ne saurez jamais si la représentation prévue pourra avoir lieu.

Pour cette période, je ne vous donnerai donc pas des instructions trop astreignantes. J'ai même l'intention d'abandonner mon magistère à un auteur qui a de toute évidence influencé Benjamin Franklin, un philosophe stoïcien. Vous emporterez dans vos bagages *De la Tranquillité de l'âme* de Sénèque. Vous en lirez un chapitre par jour que vous méditerez.

dimanche 16 juillet 2006

Attente.

Il est deux heures dix du matin. Assis sur les gradins de la scène en plein air du centre de l'Ile de la Barthelasse. Sur le plateau les techniciens commencent à installer la scénographie de notre spectacle *Mercredi 12 mai 1976*.

Hier matin, voyage avec Hubertus en voiture jusqu'à Avignon. C'est notre premier voyage ensemble. Dans notre habitacle, des petits conflits s'amorcent. Hubertus allume la climatisation. J'ai les pieds qui gèlent. Il choisit des émissions qui m'énervent à la radio, et lorsqu'il s'en trouve une qui me plait, il éteint la radio.

Au fur et à mesure de la journée, Hubertus et moi, nous accommodons l'un de l'autre. Au début de la journée, je me disais que je ne souhaitais pas continuer à partager la même voiture que lui. Qu'il me faudrait trouver un autre équipier pour le reste de la tournée. Et à la fin de la journée, j'espère que nous continuerons ensemble.

Arrivés à Avignon, nous retrouvons le reste de l'équipe sur le site du festival Contre-Courant, sur l'Ile de la Barthelasse.

Trois heures dix du matin. Attendre. Attendre que tous les projecteurs soient branchés. Entendre les régisseurs égrener les numéros du patch. Cliquetis des doigts de Léandre sur le clavier du jeu d'orgue.

Le plateau vient d'être libéré par le spectacle de la veille, je vais donc rester assis sur les gradins,

sous la voûte étoilée, à régler la scénographie, puis les lumières jusqu'à six heures du matin.

lundi 17 juillet 2006

Hier, j'ai demandé à Corine si elle pouvait se charger d'acheter le livre de Sénèque à Avignon. C'est compliqué de trouver un livre en tournée. Je me demande si Frédéric a songé à cette difficulté. S'il l'a vécue.

Je me suis débarrassé du mistigri.

Moshé ne parvient pas à dormir. Il se tourne et se retourne dans son lit. Agacée, Rachel, sa femme allume soudain la lumière :

« Mais qu'est-ce que tu as, pour finir ? !

– Je dois cinquante florins à Salomon, et je n'en ai pas le premier sous.

– Ah, c'est cela ? dit Rachel. Elle va à la fenêtre, l'ouvre et crie dans la nuit : Salomon ! Salomon ! Plus loin dans le quartier, une fenêtre s'allume, Salomon y apparaît sa bougie à la main :

– Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? Qui m'appelle ?

– Salomon ! Salomon ! C'est moi Rachel, la femme de Moshé qui t'appelle !

– Que veux-tu Rachel ?

– Tu sais Salomon, l'argent que te dois Moshé ? Et il ne te le rendra jamais ! Et elle referme la fenêtre et dit à Moshé : Et voilà. Maintenant, c'est lui qui ne va pas dormir de la nuit. »

mardi 18 juillet 2006

Les incidents.

Dix heures. La jauge d'essence de la voiture indique que le réservoir est presque vide. Mathias fronce les sourcils. Nous roulons sur la nationale au milieu de la garrigue sans trouver de station. Enfin, de l'autre côté de la route, une station-service. Nous faisons demi-tour dans la poussière. Contretemps évité.

Douze heures. Le second véhicule que partagent Hubertus et Corine entre dans Agde. Hubertus qui guide s'exclame : « Ah, le centre de vacances c'est là, à gauche, tout de suite. » Corine coupe la route à un motard qui la dépassait. Le motard pile, fait un écart et tombe. Corine et Hubertus sortent de la voiture. Le motard se relève. Accident sans gravité. Quelques éraflures sur la moto. Avertissement.

Quatorze heures. Dans la salle de spectacle une climatisation ronronne en permanence. Choisir : couper la climatisation pour entendre correctement le texte ? La conserver pour préserver le confort des spectateurs ? Finalement, il s'avère que personne dans le centre ne sait où et comment se coupe cette climatisation.

Quinze heures. Nous déjeunons à la cafétéria du centre de vacances. J'avance personnellement l'argent pour payer le repas des techniciens. À l'issue du repas, aucun d'eux ne propose de me rembourser. N'ont-ils pas de défraiement ? Agacement.

Dix-neuf heures. Nous dînons dans la même cafétéria. J'avance à nouveau l'argent pour tous. Je ne suis pas sûr d'avoir assez d'argent sur mon compte pour continuer ainsi à avancer de l'argent à tout le monde. Agacement croissant.

Vingt heures. Je fouille dans ma poche sans y trouver le téléphone portable que j'ai acheté il y a à peine une semaine de cela. Anxiété.

Vingt et une heures. Au fur et à mesure de la représentation le bourdonnement de la climatisation finit par rendre difficile l'écoute du spectacle. Sentiment de gâchis.

Minuit. Nous venons de finir de démonter le spectacle. Tout est chargé dans le camion. Nous sommes dans les temps. Nous sommes contents de nous. L'animateur culturel nous propose de boire une bière sur la terrasse. Nous le suivons. Corine veut que nous rentrions dormir à l'hôtel. Devant cette angoisse récurrente de Corine de ne pas dormir assez, lassitude.

mercredi 19 juillet 2006

Soulagement.

À minuit et demie, Corine qui est rentrée avant nous à l'hôtel m'appelle pour me dire qu'elle a retrouvé mon portable dans notre chambre.

Neuf heures. Je me présente à l'ouverture de la pharmacie. J'achète du Doliprane, de l'Apaisil. Des produits aux noms d'emblée tranquillisants.

jeudi 20 juillet 2006.

Contention.

Huit heures. Je prends une douche dans ma chambre de l'hôtel Victoria à Perpignan. Le propriétaire n'a pas installé de pince pour accrocher la pomme de douche. Je suis obligé de tenir la pomme d'une main et de me savonner de l'autre. Mécaniquement, la douche s'en trouve raccourcie, et l'eau économisée. Je trouve sordides ces économies de bouts de chandelle des hôteliers.

Dix heures. Sur la route, un nouveau camping-car marqué NL se traîne devant nous. Je grince : « Tire-toi gros porc. »

Onze heures. Sur la route bordée de palmiers à l'entrée de Gruissan. J'essaye de me repérer dans la ville. Une voiture derrière moi klaxonne. Je regarde dans le rétroviseur. Je marmonne : « Ta gueule vieux con. »

Onze heures trente. Nous arrivons au centre de vacances. Au milieu de la salle où nous sommes supposés jouer, nous découvrons en vrac, tout le mobilier (tables, chaises, congélateurs) dont nous avions convenu par téléphone et par courrier qu'il serait débarrassé avant notre arrivée. Pendant une heure, nous travaillons à déblayer la salle. Le personnel du centre s'est évaporé.

Une fois ce travail effectué, Clémentine, qui dirige le service d'animation revient. Nous lui demandons de reculer les sièges et les tables de bar qui sont disposés devant la salle de spectacle. Les vacanciers vont certainement s'asseoir-là durant le

spectacle, parler, faire du bruit, sans savoir qu'ils perturbent le spectacle.

Clémentine réfléchit : « C'est pas possible. Ici, les gens aiment bien boire un coup et discuter en regardant le spectacle du dehors. »

Bon.

Treize heures trente. Je pique-nique avec Mathias dans le bungalow qui nous tient lieu de loge. Je pose ma main sur le rebord de la chaise en plastique moulé et m'endors au milieu du repas.

Quatorze heures trente. Mathias et moi quittons le centre de vacances. Marcher jusqu'à la voiture en évitant les flaques de soleil. S'asseoir dans la voiture bouillante. Allumer la climatisation. Rouler lentement jusqu'à l'hôtel. Nouvelle bouffée de chaleur en sortant de la voiture. Porter les sacs en traversant le parking. Allongé sur le lit, parcourir deux pages de *L'Équipe* du samedi spécial Zidane avant de m'endormir. Me réveiller pour éteindre la climatisation qui transforme la chambre en glacière. Me réveiller une heure plus tard. La chambre est devenue un sauna.

Dix-sept heures. Mathias et moi arrêtons notre voiture devant la barrière du centre de vacances. Marcher jusqu'à la guérite pour rappeler au gardien assis devant ses moniteurs de contrôle qui nous sommes et pourquoi nous sommes là.

Dix-sept heures trente. Nous répétons. Des vacanciers et des employés du centre font régulièrement irruption sur scène. Les plus lucides s'excusent et repartent, les plus ahuris bafouillent

bonjour et expliquent longuement la raison impérative qu'ils ont de traverser le plateau à cet instant. Il s'en trouve aussi, tenaces dans leur abrutissement, pour nous ignorer et continuer leurs affaires comme si nous n'étions pas là.

Dix-neuf heures. Assis à la terrasse du bar du centre de vacances. Je regarde les hommes en bermuda portant des lunettes noires, et une chaîne sur leur torse nu. Certains arborent un maillot de l'équipe de France ou du Brésil.

vendredi 21 juillet 2006

Minuit et demi. Après le démontage du spectacle, nous sommes assis à la terrasse du bar. Nous buvons une bière. Un groupe d'animateurs se présente à nous. Ils veulent que nous rangions les chaises que nous avons trouvées en vrac à notre arrivée. Nous refusons net.

« Ah, c'est beau la vie d'artiste ! nous rétorquent-ils.

– On n'est pas supposés faire le ménage dans votre centre ! »

Le ton monte. Léandre s'énerve. Il prend des chaises qu'il lance dans la salle. Les animateurs s'affolent. Certains deviennent agressifs. Violence. Clémentine me menace d'écrire un rapport sur notre attitude. Moi, qui suis resté assez tranquille jusque là, lui assène la liste de tous les qualificatifs dont je pourrais la gratifier dans mon propre rapport : paresseuse, incompétente, incohérente, sans autorité, négligente, menteuse, irrespectueuse. Atterrée, elle m'écoute les larmes aux yeux

et s'enfuit en pleurant. Les animateurs s'éloignent à leur tour. Restés seuls, nous finissons notre bière dans un silence pesant.

samedi 22 juillet 2006

Tranquillité.

Aujourd'hui, je me suis donné comme contrainte d'observer les instants de tranquillité au sein de notre tournée. Hier, je m'étais donné pour consigne inverse de noter tous les instants de contention, et la journée s'est soldée par une algarade générale avec l'équipe d'animation du centre de vacances. Cette violente dispute à minuit a été comme un orage après une journée ponctuée de grondements du tonnerre. Si je n'avais pas noté dans mon esprit et dans mon cahier ces instants de contention, l'issue de la journée aurait-elle été différente ? Noter ce qui va mal n'a-t-il pas eu pour effet de me transformer en paratonnerre destiné à attirer la foudre ?

Vingt heures quarante cinq. Dans la tente qui fait office de loge, j'ai revêtu mon costume. Je marche dans le camp de toile. Je chante comme chaque soir pour m'éclaircir la voix. Je passe devant des tentes où des vacanciers finissent de dîner, assis autour de tables pliantes. Je m'éloigne du camp. En contrebas, un pré où paissent des vaches. Des Salers. Je leur chante *La route enchantée* de Charles Trenet. Une vache s'approche, intéressée. Je lui chante *Revoir Paris*. Une seconde génisse s'avance, suivie d'une troisième. Elles écoutent avec attention mes

chansons en mâchonnant, et en broutant parfois une herbe rapide. Un veau tète sa mère. J'achève mon tour de chant. Je salue les vaches, et me dirige vers la salle de spectacle devant laquelle les spectateurs commencent à se rassembler.

12

CHASTETÉ

LIVREZ-VOUS RAREMENT AUX PLAISIRS DE L'AMOUR, N'EN N'USEZ QUE POUR VOTRE SANTÉ OU POUR AVOIR DES DESCENDANTS, JAMAIS AU POINT DE VOUS ABRUTIR OU DE PERDRE VOS FORCES ET JUSQU'À NUIRE AU REPOS ET À LA RÉPUTATION DE VOUS OU DES AUTRES.

Instructions de Frédéric Révérend

La sentence de Benjamin Franklin concernant la chasteté se veut exhaustive. Tous les cas de figure sont envisagés. Elle rappelle la sentence concernant l'économie dans son exaltation de l'épargne et de la restriction. Ne vous arrêtez pourtant pas à cet aspect étroit voire rétréci, revêche et désuet de cette vertu. Ne vous inscrivez pas dans le discours dominant qui la présente comme ridicule. Saisissez-vous, je vous prie, de la chasteté avec considération.

Distinguez-la d'abord de la virginité et de la continence, qui sont les conséquences de la jeunesse, du célibat et du veuvage. Faites alors la part entre l'ignorance, l'incapacité, et le choix délibéré.

Ceci considéré, vous pouvez être tenté d'observer la chasteté comme un transfert pur et simple de la libido. Une sublimation qui vous pousse à faire du théâtre plutôt que l'amour. Une occupation du temps pour se prémunir des mauvaises pensées. C'est une manière de voir qui n'aurait pas déplu à Benjamin Franklin.

Mais vous pouvez aussi considérer la chasteté comme une pratique érotique. Auquel cas, vous ne considérerez pas l'amour en terme de quantité, mais de

qualité, non pas comme un instant interdit, mais comme un instant repoussé, différé, retardé, et donc précieux. La chasteté sera une rétention du plaisir qui permettra d'en relever le goût, de pimenter votre vie. Je vous donne une prescription distincte pour chaque jour de cette semaine, en vous laissant libre de les adapter selon les lieux et les circonstances.

dimanche 23 juillet 2006

Journée de repos. Voyagé du Cantal au Pays Basque. Le soir, joué au poker dans le hall de l'hôtel avec Corine, Léandre, Fabrice, Norbert et Mathias.

lundi 24 juillet 2006

Aujourd'hui :

Accepter tous les contacts, tous les parfums.

Ce matin, je me lave avec le savon citron vert que j'ai trouvé sur la tablette de la chambre d'hôtel.

Dans la voiture avec Mathias sur l'autoroute A80, direction Bordeaux. Odeur de charcuterie, de fromage s'échappant de la glacière. Air conditionné. 20° centigrade. Ventilateur réglé sur

le niveau 2. Odeur de sueur. Effluves de crème solaire.

Dix heures dix-neuf. Au péage de Bayonne-Nord Mathias paye au guichet. Il redémarre. « Je l'ai regardé dans les yeux, la fille, me dit-il.

- De quelle couleur les yeux ?

- Bleus. »

Onze heures quinze. Arrêt pipi dans la forêt des Landes. Engager la voiture dans un chemin sablonneux. Descendre du véhicule. Sentir le sable se glisser entre la plante des pieds et la semelle des sandales. Entendre s'éloigner la musique de Tom Waits qui joue sur l'autoradio. M'arrêter devant un bouquet de fougères. Ouvrir ma braguette. Pisser dans le sable. Lever la tête. Sentir l'odeur des pins. Regarder le ciel bleu émaillé par les frondaisons.

Tache sombre sur le sable blanc.

mardi 25 juillet 2006

Aujourd'hui :

Journée sans contact.

Ni avec quiconque ni avec quoi que ce soit. Sans bise. Sans caresse. Sans parfum. Sans adjuvant.

N'utiliser que de l'eau pure. Varier les températures, la pression de l'eau. Faire couler l'eau sur des parties de mon corps inhabituelles. Par exemple, m'asperger directement le visage. Me brosser les dents sans dentifrice. Je conserverai en bouche le goût de ce que j'ai mangé. Je choisirai mes aliments en fonction de cette contrainte. Ne

pas mettre de crème solaire. Je sentirai le vent. Le soleil. Je chercherai l'ombre.

Dans la salle de petit-déjeuner, je retrouve Corine et Hubertus. Je m'assois à leur table. Je n'embrasse personne. Je bois de l'eau. Du jus de pamplemousse. Du thé. Je ne mange rien. Norbert nous rejoint. Il embrasse tout le monde. Donc, moi aussi. Parfum d'après-rasage sur sa peau.

Une famille de vacanciers est assise à une table adjacente. Un couple accompagné d'une adolescente. Lui, très gros. Barbu. Elle, les cheveux courts, la quarantaine fatiguée. L'ado tire la tête. Des lèvres égales l'une à l'autre comme celles de Jeanne Moreau. Un ventre en avant sous la robe moulante turquoise. De longues jambes fuselées. Ses sandales à paillettes tapotent nerveusement sous la table.

Douze heures quarante cinq. Nous arrivons au centre de vacances d'Ares. Une jeune femme portant des anglaises, aux yeux vert de gris et aux bras constellés de grains de beauté nous accueille : « Je suis Caroline ». Elle m'embrasse. C'est la seconde personne qui m'embrasse aujourd'hui, malgré mon vœu de ne toucher personne. C'est un geste naturel, semblable à celui de Norbert, le geste de quelqu'un qui n'envisage pas d'essuyer un refus. À table, au déjeuner, je constate que Norbert et Caroline sont assis l'un en face de l'autre. L'un comme l'autre sont dotés de ce bon naturel que Schopenhauer considère comme l'indispensable condition du bonheur. Ce bon naturel

s'accompagne, je l'ai observé, d'une certaine distance. Norbert n'est pas bavard. Moi, je suis bavard, et concède ne pas posséder ce bon naturel, ce qui m'interdirait – selon Schopenhauer – définitivement, le bonheur.

Léandre fantasme depuis plusieurs jours sur la voix de Caroline à qui il a souvent parlé au téléphone pour préparer la représentation. Au début du repas, je me suis levé pour lui laisser ma place à côté de Caroline. Il sent l'attention et me pose la main sur l'épaule. C'est le troisième contact de la journée.

Quand on me touche, mon premier mouvement est de me rétracter. Enfant, déjà, je n'aimais pas être tripoté. Je n'ai jamais cru à l'innocence des caresses des adultes.

Dix-sept heures quarante cinq. Réglages son. Je parle dans le micro. Mauvaise haleine. Haut-le-cœur. Je demande un chewing-gum à Norbert. Et je me repens. Zut ! Demander un chewing-gum c'est encore établir un contact physique. Je contreviens à ma règle du jour. Rester neutre. Autonome. Ne pas demander d'aide. Demeurer dans ma bulle. Me déplacer avec elle. Ne laisser personne la crever. Ne laisser personne exercer de pression sur elle. Ne pas l'agrandir non plus.

Quinze heures seize. Journée d'exaltation de la fadeur, de la transparence, de la distance, de la neutralité, de l'effacement, du vide. Ne pas manger. Ne boire que de l'eau. Laisser le liquide traverser le corps. M'en débarrasser. Dans les toilettes, après m'être lavé les mains, les sécher sous

le séchoir à vent. Ne rien toucher. Ne me laisser toucher par rien.

Dix-neuf heures vingt. Fabrice et Léandre jouent au ping-pong. Assis sur un muret, Caroline et moi les regardons. Caroline milite à Act-up. Je lui parle de Jacques. De son combat contre le sida. Du jour où il a nagé trop loin, plage des Catalans et s'est noyé. C'est agréable de parler d'un ami qui m'a été si cher, de faire partager une intimité si sensible avec quelqu'un que je ne reverrai jamais.

Vingt heures quarante-cinq. Je croise un lapin sur la lagune où je me promène en chantant avant de rejoindre la salle de spectacle. Il reste loin. Il remue les oreilles en m'écoutant.

Vingt-trois heures trente-cinq. Après le démontage, je me lave les mains aux toilettes. Je prends du savon au distributeur. Quand je me souviens de la règle de la journée, il est trop tard. La substance gélatineuse senteur citron repose au creux de ma paume.

Vingt-trois heures quarante-cinq. Après le démontage. Je bois un verre de bière. Caroline me dit : « Tu bois dans mon verre, là. Tu connaîtras mes pensées. »

Vingt-trois heures cinquante-cinq. Corine sort des toilettes en secouant les mains qu'elle vient de se laver. Une goutte d'eau tombe sur mon bras.

mercredi 26 juillet 2006

Aujourd'hui :

Caresser. Toucher. Partager les verres et les fourchettes. Se laisser envahir par l'autre.

Il est une heure trente. Léandre, Corine et moi finissons la bouteille de whisky dans le hall de l'hôtel. Nous avons un verre pour trois.

Au départ du centre de vacances, à une heure du matin, j'ai serré la main du directeur. Un agent EDF à la retraite. Caroline me serre les bras en m'embrassant.

Ce matin quand je descends dans la salle de petit-déjeuner, Corine et Fabrice sont assis à la même table. J'embrasse l'un et l'autre. Je caresse le bras de Corine. Puis, je vais m'asseoir à une autre table.

Quand Mathias, puis Norbert, puis Léandre descendent à leur tour, je néglige de me lever pour les embrasser. Quand je réalise que je suis en contradiction avec mon instruction, il est trop tard. Bon, spontanément, j'embrasse pas : c'est comme ça. Je ne tutoie pas. J'embrasse pas. Je ne tripote pas mes interlocuteurs.

Pour draguer, ça complique.

Hier soir, j'ai observé que Caroline portait un papillon tatoué sur le bas des reins.

Léandre et moi arrêtons le camion dans un château à Margaux. La commerciale qui nous vend nos caisses de vin porte un tatouage de rose sur le haut du sein droit.

Sur la route entre Margaux et Soulac-sur-Mer, Léandre qui conduit le camion me pose la main sur la jambe. Il dit : « On n'est pas malheureux. »

Arrivé au centre de vacances de Soulac-sur-Mer, je serre la main du directeur, de l'animatrice culturelle et de sa collaboratrice. J'embrasse pas. Pas envie. J'ai déjà assez de mal à tenir ensemble mes douze vertus pour ne pas me rajouter une contrainte contraire à ma nature.

Treize heures quarante-cinq. Nous partageons notre table avec une danseuse de corde qui fait des animations dans le centre. Elle porte des anneaux aux narines et aux lèvres. Alors que nous nous dirigeons ensemble vers les cuisines pour chercher nos plats, elle s'exclame : « Ah, putain, voilà que je me balade à moitié à poil dans la salle à manger ! » Et elle remonte son décolleté.

À la table d'à côté, une femme essaye de faire déjeuner une petite fille et un petit garçon en bas âge. Les enfants se tiennent mal, se chamaillent. Leur mère les insulte, menace de les gifler. L'animateur me souffle que le centre accueille gratuitement des familles envoyées par ATD Quart Monde. Le petit tombe de sa chaise. Il se blesse le pied. Il éclate en sanglot. Furieuse, la mère se lève et quitte la table. Je relève le petit garçon. Nous désinfectons l'écorchure qu'il s'est faite au genou. Il porte une épée à sa ceinture. Il me dit s'appeler Tony. Je lui réponds que tout le monde dans le centre s'émerveille du courage du Chevalier Tony.

Sa sœur joue avec les bulles de savon. Elle se barbouille le visage avec le liquide, essaye de le boire. « Ah, non ! Il faut souffler, pas boire ! » Je lui

essuie la bouche avec ma main. Sa peau est douce. Elle sourit.

Dix-huit heures quinze. Durant les réglages lumière, je bois dans la même bouteille de Coca light que Corine et Léandre. Le Coca light a un goût de Coca allongé d'eau.

Vingt-trois heures. Après le spectacle, je croise les deux gamins de ce matin avec leur mère. Je dis : « Mais c'est le valeureux Chevalier Tony ! » Il rigole. Sa mère me dit avoir assisté au spectacle avec ses enfants. Elle nous remercie. Elle a l'air très heureuse.

Alors, je le suis aussi.

jeudi 27 juillet 2006

Aujourd'hui :

Cultiver la rareté.

Nous nous sommes levés à six heures pour pouvoir prendre le premier bac. Je bois enfin un café et mange un croissant au bar du bac. J'imaginais avoir acquis plus d'endurcissement dans la sobriété, mais aussi la justice, la modération et la tranquillité pour ne pas faire la tête à toute l'équipe parce que je n'ai pas pris mon petit-déjeuner.

Après-demain : je ne reviendrai pas dormir à l'hôtel Océan-Forêt.

Mes yeux ne verrons plus ce rond-point et ce panneau :

Village-vacances
Camping
La Palmyre
Saint-Palais-sur-Mer.

Je ne boirai plus de double-café dans cette tasse Lavazza à cette terrasse-là.

La goutte de pluie qui vient de s'écraser sur mon cahier ne remontera pas au ciel.

Je ne reverrai plus la serveuse portant un blouson à volants roses qui vient d'emporter la soucoupe avec la note et l'argent.

vendredi 28 juillet 2006

Les Mathes.

Le réveil sonne à sept heures trente. Je prends une douche, puis descends pour le petit-déjeuner. Je suis seul dans la salle à manger de l'hôtel Océan-Forêt. Les régisseurs sont déjà partis avec le camion. Au travers de la baie vitrée, je vois Corine et Hubertus charger leurs bagages et le violoncelle dans leur véhicule et démarrer. Mathias traverse la route à pied. Comme d'habitude, il a pris son café en ville. Je rêve en regardant les voitures tourner autour du rond-point.

Nous roulons vers Paris. Mathias et moi discutons. Nous écoutons *J'aime regarder les filles* de Coutin sur l'auto-radio. Mathias s'endort. Je conduis sur l'autoroute. Cent-trente kilomètres à l'heure. J'attends la soirée. Ne pas rouler trop vite. Ne pas me disperser. Rester concentré sur la conduite. Ne pas rêver au rendez-vous de ce soir.

Seize heures. Paris. Enfin chez moi. Décharger la voiture. Ranger le matériel à la cave.

Dix-huit heures. Repartir pour Arcueil. Y retrouver Corine et les régisseurs. Les aider à ranger la scénographie dans le box.

Accompagner Léandre à Poissy. Rapporter la deuxième voiture à l'agence de location. Furieux de cette nouvelle charge de travail dont j'ai promis de m'acquitter auprès de Léandre, je tire la tête. Corine propose de me remplacer. Impossible. Je manquerais alors aux vertus d'ordre, d'application, de sincérité que je suis supposé posséder à présent. Je gâche les adieux à toute l'équipe par ma mauvaise humeur, et manque ainsi aux vertus de modération, de justice, de tranquillité récemment acquises. Mais j'obéis aussi à la vertu de chasteté.

Je retarderai le rendez-vous de ce soir, le rendant ainsi encore plus précieux. Je roulerai au travers de la banlieue, mes yeux fixés sur les feux de position de Léandre, luttant contre la fatigue qui me ferme les yeux, et la crampe qui crispe mon pied sur la pédale de l'accélérateur. Je porterai les paquets jusqu'à l'appartement de Léandre. Je saluerai Bonnie, sa femme, et ses deux enfants. Léandre et moi ferons les comptes de la régie de la tournée. Puis, je rentrerai en RER à Paris. Gare Saint-Lazare. Ligne 3. Je descendrai à la station Temple et marcherai jusqu'à la maison. Mais là encore, je ne monterai pas directement chez moi. Non, je retarderai encore l'instant de nos retrouvailles. Je sonnerai au deuxième étage. Je dînerai avec ma sœur. La soirée durera. Je savourerai la goujaterie qui sera la mienne. Je boirai un café en regardant ma montre.

Je parlerai de sujets sans conséquence. Je laisserai passer le temps. Je sentirai monter l'impatience.

Soudain, je me lève. Je salue ma sœur et monte à pied les trois étages. Je pousse la porte de mon appartement.

samedi 29 juillet 2006

À cette heure, je ne songe qu'à quitter Paris. Pas envie de boire un verre avec Nathalie. Pas l'énergie de monter en vélo jusqu'à la porte de Clignancourt pour l'anniversaire de Sorya. Pas le courage de m'astreindre à la consigne du jour donnée par Frédéric Révérend :

Trouvez un instant érotique dans votre journée.

Juste eu le temps de me rendre à la manifestation de protestation contre les bombardements israéliens sur le Liban.

Mon seul désir est de m'extraire de ces questions administratives, techniques ou conjugales. Rester seul. Donner à manger aux ânes. Une occupation innocente. Le genre d'activité qui nous attend au paradis.

Je déteste partir. Je déteste les adieux. Avant un départ, je suis impatient et inquiet de ne plus être là. J'ai peur qu'on essaye de me retenir. Et j'ai peur aussi d'oublier quelque chose ou quelqu'un. C'est peut-être ça qui m'agace dans l'amour. La petite mort qui tarde à venir. C'est sans doute ça qui m'angoisse dans la mort : j'ai peur d'être aussi

mauvais dans l'agonie que dans l'organisation de mes bagages.

N'est-ce pas un des buts de la vertu ? Apprendre à mourir. Non pas se résoudre à mourir : à cet égard je ne suis pas exempt de curiosité, voire d'impatience de savoir ce qu'il y a derrière cette porte-là.

13

HUMILITÉ

IMITEZ JÉSUS ET SOCRATE.

Instructions de Frédéric Révérend

Voilà de forts modèles. Des personnages récalcitrants à l'oubli. De nombreux liens unissent ces deux individus. L'un et l'autre enseignaient en marchant : Jésus sur les sentiers de Palestine, Socrate sous les portiques d'Athènes. Ils n'écrivirent rien, mais virent leurs paroles recueillies par leurs disciples. Comme le cerf-volant de Benjamin Franklin, ils semblent survoler le monde, mais demeurent ancrés au sol. Aristophane fait dire à Socrate dans les *Nuées : La terre attire le feu de la pensée. C'est tout à fait comme le cresson.* Le cresson est une humble plante qui ne s'élève pas, mais rampe, se tapit dans les cours d'eau. Elle possède l'amertume des liquides que burent Socrate et Jésus. Remarquez que ni Jésus ni Socrate n'étaient faciles à vivre. Ils acceptaient de diffuser aussi de l'amertume dans leur enseignement. Une amertume qui soigne.

En vous plaçant derrière Socrate et Jésus, Benjamin Franklin ne vous place pas dans une situation confortable. Ils vous feront tourner autour des questions. Travailler par paradoxe. Avec ces deux-là, vous entrez dans des lieux indécidables.

Cette semaine donc, vous ne ferez pas confiance aux idées qui vous viendront assis. Vous écrirez en

marchant.

Vous mangerez du cresson en méditant le chapitre XIV de l'*Évangile de Marc* :

Ils allèrent dans un domaine appelé Gethsémani. Asseyez-vous ici, dit-il à ses disciples, pendant que je prierai. Il emmena avec lui Pierre, Jacques et Jean. L'effroi et la détresse le gagnaient. Il leur dit : Mon âme est triste à en mourir. Restez ici. Restez éveillés. S'éloignant un peu, il tomba à terre. Il pria pour que, si c'était possible, l'heure passe loin de lui.

- Abba, Père, tu peux tout, écarte de moi cette coupe. Non pas ce que je veux. Ce que tu veux, toi.

Enfin, la dernière journée de votre exercice vous resterez vêtu d'un simple drap en hommage à un jeune homme dont il est question dans ce même passage des Évangiles : *Un jeune homme suivait Jésus, nu, enveloppé dans un drap. Au jardin de Gethsémani, les soldats se saisirent de lui, mais il abandonna le drap et s'enfuit, nu.*

Assez parlé de Socrate et de Jésus. Faites vos expériences à présent.

dimanche 30 juillet 2006

La maison de Viserny s'est couverte de poussière depuis mon dernier séjour, il y a à peine plus d'un mois. J'observe la dégradation des choses et la trace que laisse l'absence de Corine. C'est elle qui s'occupait du ménage dans la maison et de l'entretien du jardin. Moi, je m'occupais de la

cuisine. En me promenant dans la maison obscurcie je sens les caresses furtives des toiles tissées par les araignées dans les couloirs et dans les pièces pendant mon absence.

Donc, en prenant mon petit-déjeuner sur la terrasse, je décide de commencer par faire le ménage. Humble tâche. Un travail qui m'oblige à considérer le travail du temps, l'envahissement des espaces par les araignées.

Au pied des fenêtres, des insectes morts : mouches, guêpes, papillons de nuit qui, enfermés dans la maison, se sont pressés vers la lumière pour s'assommer contre les vitres et mourir sur le parquet le long de la plinthe.

Je branche l'aspirateur et aspire araignées (que j'épargne d'ordinaire, contrairement à Corine), toiles récentes ou anciennes, mouches, moustiques, moucherons, scarabées, corps secs, noirs, beiges ou bleutés.

La menthe ainsi que le basilic ont résisté aux fortes chaleurs de juillet. Mais les persils plats et frisés non. Je parfume ma salade avec les feuilles de basilic et de menthe du jardin.

Puis dormir encore. Faire la sieste.

lundi 31 juillet 2006

Je me mets en route vers dix-sept heures. J'ai retardé l'instant de me promener comme je retarde l'instant de commencer à écrire ou d'échanger le premier baiser.

J'aime cette idée de considérer la colline comme un grand écritoire. La colline est chargée de souvenirs comme une table de livres. Je passe devant le verger où Corine et moi faisions l'amour la nuit, le pré où j'ai pique-niqué avec Monique et Nathalie, le champ d'où j'ai appelé Jeanne au téléphone, le banc où Corine, Monique et moi nous sommes assis la première fois que nous sommes venus ici, un premier janvier pour regarder la vallée sous la neige et la rivière scintillante.

Derrière moi, un bosquet de peupliers frémit sous le vent. Face à moi, les plants de vigne alignés.

Une voiture blanche s'arrête. Une dame au visage rouge et aux cheveux blancs m'interpelle :

« On est bien ici hein ?

– Oui.

– Vous êtes à Viserny pour les vacances ? Chez qui ?

– Chez Monsieur Plant.

(Elle se tourne vers une très vieille dame tassée à la place du mort)

– Il est chez l'anglais ! (À moi) Alors vous connaissez le Paul ?

– Celui qui habite la grange à côté de Mireille ?

– Voilà. C'était mon frère. Vous savez qu'il est mort ?

– Oui, c'est triste.

– Bon, ben, c'est comme ça. Vous voyez, là à gauche, c'est nos vignes.

– Ah, très bien.

– Ah, on est bien ici, hein ? C'est agréable hein ?

– Oui.

– Bon, ben bonne soirée. »

Elle redémarre. C'est vrai qu'on dirait un paradis cette colline. C'est normal que je sois au paradis puisque je suis vertueux. Je suis le seul au paradis parce que je suis le seul pur. Le seul qui ait suivi l'exercice de Franklin durant treize semaines. J'habite mon paradis à moi, un paradis où je peux me comparer à moi-même et me juger bon. J'attends les disciples.

Avant de m'asseoir sur ce banc où je connais depuis quelques minutes une vie sociale intense, j'ai rendu visite aux ânes. En montant la colline, j'ai d'abord observé deux pâtures vides. En m'approchant du plus grand pré, mon cœur se serre. Et si les ânes avaient eux aussi quitté la colline ? Le pré est vide. Je reste interdit. C'est la première fois que je vois ce pré sans ânes. Le sac en plastique contenant le pain sec, le cahier sur lequel j'écris, et un morceau de chocolat que m'a donné Éléonore il y a deux mois, pend absurdement à ma main.

Puis dans la cabane en tôle ondulée, une queue noire s'agite. Je brandis mon sac en plastique.

Trois naseaux blanc apparaissent. J'appelle. Sept ânes s'extirpent de la cabane minuscule et descendent avec circonspection jusqu'à moi.

Je distribue le pain sec en écartant les mouches dont leurs yeux sont couverts. Sept disciples, c'est un début de mouvement.

Mardi 1er août 2006

Je marche sur le plateau. Les blés ont été fauchés. Le vent souffle. Jésus marchait donc devant ses disciples. Il avait des idées que les autres n'avaient pas encore eues parce qu'il marchait devant. S'il était resté assis à enseigner au temple, il n'aurait pas eu d'idées du tout, et sa vie aurait été plus tranquille.

Discours aux Ânes

Écoutez Ânes !

Me voici devant vous, un sac en plastique empli de pain sec à la main. Je vais distribuer ce pain entre vous. Cette distribution, je la ferai la plus généreuse et la plus équitable possible. Cependant, Ânes, ne croyez pas que si j'ai apporté ce pain sec, c'est pour rétribuer votre attention. Que vous écoutiez ou non mon discours, le pain sera, comme d'usage, distribué.

(Ici, on distribue le pain aux ânes)

Voilà qui est fait. À présent que voici satisfaite votre gourmandise, laissez-moi vous dire les sentiments que m'inspirent votre état.

Vous demeurez là tranquilles, au flanc de cette colline. Vous regardez passer les saisons. En automne la boue crotte votre robe. En hiver, vous vous serrez dans la cahute de tôle ondulée. Au printemps, le désir vous fait braire dans la nuit. En été,

des essaims de mouches se collent à la commissure de vos yeux.

Donc, Ânes, vous n'ignorez pas les désagréments de la vie. Mais voyez aussi combien votre situation est enviable au regard de celle de vos ancêtres.

Esclaves du plus humble des humains, ils endossaient toutes les charges et toutes les humiliations descendues en cascades depuis le sommet de la société. L'homme chargeait leurs dos des plus lourds faix, et se vengeait sur son âne des avanies qu'il venait de subir. Que le maître ait été injurié par plus puissant que lui était prétexte à coups de bâton, sur le dos, sous le ventre, sur les naseaux de son âne. Leurs larges oreilles sensibles étaient abreuvées des insultes les plus variées.

Et quand, à l'issue d'une vie d'humilité et de labeur, les forces les abandonnaient, couic, le couteau du boucher tranchait leur encolure, et mêlée à d'autres viandes la chair de vos aïeux était transformée en saucisson.

Encore aujourd'hui, Ânes ! au Caire comme à Marrakech, vos frères connaissent ce triste sort du plus humble serviteur du plus humble des humains.

Mais vous ? Vous voilà, indolents, paisibles, estivants permanents dans cette montagne. On vient en famille vous admirer. On se presse contre des barbelés pour vous tendre une offrande de pain. Et vous, lointains, méditatifs, vous condescendez parfois à descendre jusqu'à

vos adorateurs pour saisir d'une lippe arrogante le met tendu. Peu vous chaut cette nourriture. Votre propriétaire a, quoi qu'il en soit, soin de garnir votre pâture de foin surnuméraire, de sel propitiatoire, et de remplir votre baignoire d'eau potable.

Donc ce pain que je vous offre est pour vous un luxe et non une nécessité. Et quand je distribue ce pain qu'observe-je ? Oreilles rejetées en arrière, bourrades, ruades, morsures. Vous vous chamaillez sans souci de justice et laissez le plus fort, le plus méchant, le plus dominateur parmi vous s'emparer de la plus grande part de ce que je vous offre.

Voilà : le progrès vous a apporté la satisfaction de tous vos besoins, mais le communisme réel ne semble pas réaliser la paix entre vous. Oui, Ânes, quoique vivant dans un paradis objectif, vos âmes sont toujours agitées de passions mauvaises.

Vous ne pouvez vivre seuls, et lorsque d'aventure on vous sépare les uns des autres, tout le pays résonne de vos cris de désespoir. Mais vous ne savez vivre ensemble que dans la compétition. Tout est motif à querelles entre vous : la place dans la cahute, la prééminence devant le tas de foin, la jouissance des ânesses, de l'ombre et du pâturage.

Nous vous rêvions pacifiés. Nous espérions vous voir partager avec équité, place, subsistance et femelles. Chacun à son tour. Chaque âne recevant une part égale.

Mais cet arrangement ne vous convient pas, je le vois. Outre la satisfaction de vos besoins naturels, il vous faut aussi celle de votre orgueil. Car cet orgueil est encore le bien le plus cher à l'animal le plus humble de la terre.

Bon, laissez-moi vous dire, Ânes, le fond de ma pensée. Je suis heureux de vous savoir aussi méchants. Pourquoi l'ami de la vertu que je suis se réjouit-il de vous voir aussi obstinément vicieux ? Je confesse ignorer la réponse à cette question.

Je vous vois nourris, soignés, protégés non pour ce que vous faites mais pour ce que vous êtes. Sachez que cet état, je l'envie, je l'approuve, je l'encourage, et j'encourage chacun à vivre selon votre modèle.

Permettez-moi donc de vous féliciter pour votre absence de vergogne, de vous remercier de votre silence, et de vous saluer jusqu'à demain où je reviendrai porteur d'une nouvelle offrande de pain sec.

mercredi 2 août 2006

Treize heures vingt-neuf. Adossé à un cerisier face à la vallée. Le vent souffle.

Je suis en colère.

Marre de penser. Marre d'être seul. Marre de marcher devant comme le petit cheval de la chanson, tous derrière, tous derrière et lui devant. Marre de faire travailler des dramaturges, des scénographes, des régisseurs, des comédiens, des

attachés de presse, des relations publiques, des graphistes, des journalistes, des directeurs de théâtre, des professeurs d'université, des archivistes.

Marre d'être aimable, ouvert, disponible, accueillant, serviable, utile, positif avec les uns et désagréable, buté, overbooké, méprisant, arrogant, critique avec les autres.

Et pourquoi Franklin n'a-t-il pas été foudroyé lui aussi, comme le petit cheval blanc ? À force de tenter la foudre ! Si on ne veut pas être foudroyé, il faut savoir rentrer dans la foule. Ne pas rester seul bêtement devant, brave, mais foudroyé.

Les ânes aussi peuvent connaître des colères terribles. J'ai vu un vieux mâle que j'avais surnommé Saddam, traverser une barrière de barbelés pour fondre sur un jeune mâle qui le provoquait. Il l'a mordu à l'encolure et traîné jusqu'au bas du pré. Le jeune mâle s'est échappé brayant et ensanglanté. Le vieux mâle est allé le rechercher en haut du pré et l'a redescendu de la même façon. Il a recommencé trois fois, et l'aurait tué ainsi si je n'étais intervenu pour les séparer.

Je tourne la tête, et à dix mètres du cerisier auquel je suis adossé je vois un renard qui me regarde écrire. Nous nous considérons mutuellement. Puis il tourne les talons et s'enfuit.

Le premier renard que j'ai rencontré rôdait dans le cimetière juif de Beyrouth sur la ligne verte.

Quatorze heures vingt.

En chemin dans les bois. Observé deux biches dans une clairière qui tournaient ensemble dans une sorte de danse. Elles m'ont vu et se sont enfuies dans les bois.

Jésus marchant devant ses disciples. Des idées bizarres lui venaient en chemin. Il les ruminait sur la route. Le soir, il les partageait avec ses disciples. Pas toutes. Il devait garder pour lui les plus dangereuses, les plus amères, pour protéger ses disciples qui n'étaient pas prêts à porter toute la vérité.

Discours aux Biches

> Ô Biches ! Comment vous prêcher l'humilité, alors que vous n'êtes que pusillanimité ?

Quand je passe devant des chasseurs aux aguets, j'observe d'abord si je suis à portée. Si tel est le cas, j'examine comment m'échapper. Puis j'imagine la riposte. Comment isoler un chasseur. Le tuer par surprise. Lui voler son arme. Et ensuite, méthodiquement, désorganiser leur ligne de tir. Les uns après les autres, les liquider.

Je m'imagine souvent en sous-commandant Marcos des biches de Viserny.

Discours au Renard

> Ô Renard ! Tu as raison d'égorger les poulets. Et plus encore que de voler ta subsistance, je t'approuve de massacrer beaucoup plus de volailles que tu ne pourras en emporter.

Je milite pour que les ânes, les biches, les renards, prennent la parole pour eux-mêmes – ce qui n'est pas pour demain – et agissent par eux-mêmes -ce qu'ils font depuis toute éternité-.

Avec les animaux de la colline, j'ai trouvé mes disciples. Je suis certain qu'ils ne répèteront pas mon enseignement, qu'ils ne le déformeront pas, et qu'il demeurera vierge, intégral et préservé dans leur cervelle.

Avec les douze meilleurs de ces animaux, comme Franklin, je monterai ma Junte.

jeudi 3 août 2006

Monté à pieds jusqu'à la chapelle Sainte-Christine. Assis sur une pierre tombale dans le cimetière, je regarde l'orage s'avancer dans la vallée. Un rayon de soleil illumine encore la butte de Thil. Le Morvan est submergé par les nuages. Une goutte tombe sur le i de jeudi sur mon cahier. La butte de Pisy est absorbée à son tour dans le gris. Puis Époisses et la vallée. Les gouttes d'eau grêlent mon papier. Je descends jusque dans la chapelle ; la porte est bloquée par une chaîne retenue par un clou de charpentier rouillé.

Dans la pénombre de la chapelle déserte, j'entends la pluie battre les ramures des arbres, puis les vitres et le toit de mon refuge.

La pluie s'est arrêtée. Je me suis réfugié dans cette chapelle pour me mettre au sec, et j'y reste pour finir d'écrire ces lignes. Je caresse le projet d'être enterré dans ce cimetière, en haut de cette colline. Je ne sais pas si ce sera possible. Je suis un étranger, vivant dans la maison d'un étranger. L'Ecrivain qui loue chez l'Anglais, comme ils disent ici.

L'humilité, c'est se mettre en situation de subir des refus, des avanies, des humiliations. Pas d'humilité sans orgueil à bafouer. C'est une tâche sans fin que d'être humble, comme c'est un travail sans relâche que de vouloir devenir clown. L'orgueil nécessaire et l'imbécillité indispensable vont main dans la main.

L'orage a repris. Il justifie à nouveau ma présence. Si quelqu'un fait irruption et me demande : Que faites-vous ici ? Qu'écrivez-vous ? Je répondrai : Je m'abrite de la pluie.

Les avions de la base militaire de Dijon passent en hurlant au dessus des collines. Je rêve de descendre un de ces avions. Aujourd'hui, descendre un avion israélien qui bombarde le Liban serait le plus grand plaisir que je pourrais me procurer.

Tandis que le soleil entre par la porte de bois, je note les autres pensées mauvaises qui ont hanté ma nuit d'insomnie.

Prendre les affaires de Corine qui demeurent à Viserny, et les jeter à la poubelle.

Arrêter l'écriture de Treize semaines de vertu. Annuler les représentations au Château de La Roche-Guyon. Faire sentir à tous ceux qui travaillent pour ou avec moi – et que j'ai le

sentiment de servir – que c'est de moi seul qu'ils dépendent. Tirer sur leur laisse pour alléger celle qui enserre mon propre cou. Ne pas écrire sagement ce journal sur mon cahier, mais le prendre avec tous les autres cahiers contenant le journal de ces treize semaines de vertu et les brûler.

La pluie s'est arrêtée à nouveau. Le vent n'agite plus la ramure des arbres. Le roulement des moissonneuses-batteuses-lieuses a repris dans la plaine.

Je vais sortir et reprendre mon chemin en direction de Champ d'Oiseau par les bois.

Dix-sept heures trente-deux. Sur le plateau, au dessus de Champ d'Oiseau, en face de la cerisaie. Je marche dans les sous-bois. Mes pieds chaussés de sandales foulent l'herbe mouillée, la boue, l'humus, frôlent les crottins de chevaux et les merdes de chiens.

Enfant, je détestais marcher à marée basse sur les rochers couverts de varech. J'imaginais sous la plante de mes pieds un univers glauque, de plantes et d'animaux archaïques qui m'aspiraient vers le bas, vers leur monde informe, vaseux, trouble, un monde de corps flasques et de mouvements ondoyants.

Pourtant, c'est de là que je viens.

vendredi 4 Août 2006

Treize heures six. Assis dans un verger.

Ce matin, pour répondre à l'instruction de Frédéric Révérend, je suis allé acheter du cresson

au marché de Montbard. Mais le maraîcher m'explique que ce n'est pas la saison du cresson. Je vais au supermarché Casino de Montbard. Des clients ont renversé des tomates qui jonchent le sol. Les caddies roulent dessus : si j'étais vraiment humble, je me baisserai pour les ramasser. Là non plus, pas de cresson. Ni en botte, ni en sachet, ni en surgelé. Je roule jusqu'à Semur-en-Auxois. À l'Intermarché, pas de cresson. Au Petit Casino, la gérante me dit : « Personne nous en demande jamais du cresson. » À l'hyper ATTAC idem. Apparemment, le cresson n'est pas l'humble plante économique que s'imagine Frédéric Révérend. Si je devais vraiment faire un repas de pauvre, il me faudrait acheter une pizza surgelée que je réchaufferais au micro-ondes.

Il est midi, les magasins ferment.

De retour dans ma cuisine, je prends une botte de carottes, je coupe les fanes que je range, je fourre les carottes dans un sac plastique. Je prends les sécateurs, des gants de jardinier et emprunte le sentier de Senailly. En route, j'ai observé des orties, des pissenlits, de l'oseille poussant dans les bas-côtés. D'humbles herbes. Elles poussent n'importe où, parmi les détritus, sur les remblais. Les promeneurs pissent dessus comme je le fais en regardant le paysage. Je les laverai donc, et les cuisinerai en panade avec du pain sec. Ainsi, je partagerai exactement la même nourriture que les ânes. Et peut-être acquerrai-je la même tranquillité qu'eux.

Les deux ânes sont toujours là. Ils accourent tandis que j'agite le sac plastique. Je distribue les

carottes. Puis, dans le bas côté face à leur pré, je cueille des feuilles de pissenlits, d'orties.

Je cuisine une panade de fanes de carottes, de pissenlits, d'orties et d'oseille, et de pain dur.

Les fanes de carottes en hommage à Socrate : la carotte et la cigüe, tout ça c'est la même engeance. Socrate m'énerve. Comme lui, je pose tout le temps des questions. J'écris des spectacles à partir d'enquêtes. Cet exercice de Franklin que je pratique depuis douze semaines et demie est une manière d'accoucher de moi. Quelle phrase prétentieuse ! Vraiment, rien de plus pédant, prétentieux, arrogant que cet humble professeur de vertu que je prétends être.

Quinze heures dix-neuf. Sur la terrasse.

Je me suis servi trois fois de mon brouet. Il a un goût de mauvaise herbe, d'herbe folle. Je ne sais pas si je pourrais en faire mon pain quotidien. C'est un plat maigre pour un vendredi. Un plat de maraudeur.

En mangeant, j'ai lu le récit du dernier repas de Jésus, et de son arrestation dans l'*Évangile selon Saint Marc* :

Pour la seconde fois, le coq chanta. Pierre se rappela ce que lui avait dit Jésus : avant que le coq ait chanté, tu m'auras renié trois fois. Et il éclata en sanglots.

samedi 5 août 2006

Treize heures quinze.

Dernière journée de l'exercice de treize semaines.

Dernière journée de la semaine de l'humilité. Avant d'observer la dernière instruction de Frédéric, je relis dans l'*Évangile selon Saint Marc* (chapite XIV) :

Un jeune homme suivait Jésus, nu, enveloppé dans un drap. Au jardin de Gethsémani, les soldats se saisirent de lui, mais il abandonna le drap et s'enfuit, nu.

Je peste depuis ce matin contre Frédéric Révérend. J'ai d'abord été tenté de prendre un drap housse, d'y percer trois orifices pour la tête et les deux bras pour me confectionner une forme de poncho. Mais cet arrangement m'a semblé d'une part contraire à la vertu d'économie prônée par Franklin, et d'autre part un détournement de l'intention de Frédéric. J'ai donc choisi un grand drap blanc dans lequel je me suis emmitouflé. J'ai constaté que je pouvais le porter comme une toge, mais qu'il me faut une fibule pour tenir le pli qui me permet de sortir le bras droit. N'ayant trouvé aucune épingle à nourrice dans la maison, j'opte pour une pince document qui rassemble le tissu au niveau de la poitrine.

Le vêtement ainsi constitué demeure très incommode. Il traîne au sol, je me prends les pieds dedans. Il m'oblige à économiser mes déplacements dans la maison ainsi que mes mouvements. Craignant de l'enflammer je m'abstiens d'allumer du feu sur la cuisinière à gaz.

Je me renverse l'eau bouillante de la bouilloire électrique sur les jambes en trébuchant sur le drap.

Après la douche, il me faut renouer le drap. J'essaye, avec une série de nœuds, de me constituer une sorte de sari qui me fait ressembler au Mahatma Ghandi. Je vérifie alors ce dont je me doutais : plus un vêtement est simple, plus son arrangement demande un savoir-faire particulier.

Seize heures cinquante-sept. Je viens de passer deux heures devant mon ordinateur à écouter mes entretiens téléphoniques avec Frédéric Révérend. Dehors, il pleut. L'air est humide. J'aime cette odeur de foin mouillé. Il fait froid. J'ai les pieds nus. Immobile devant mon ordinateur, je ne parviens plus à me réchauffer. Si j'ai organisé ma journée pour ne pas avoir à sortir de la maison, m'évitant ainsi le ridicule de traverser le village vêtu de mon drap, je n'ai pas anticipé la vague de froid qui vient de succéder à la canicule. Je m'allonge sur le divan, et remonte le drap sur mes pieds.

Je songe à ce mystérieux jeune homme. Saint Marc est le seul à l'évoquer. Il n'a pas de nom. Il ne possède rien que ce drap, et ce seul bien, il l'abandonne aux mains des soldats qui veulent le saisir. Il n'emporte avec lui que sa fuite.

Je me souviens de cette expression de mon père : Je me présente à vous vêtu de lin blanc et de probité candide. Que penserait-il de cet exercice, lui qui prônait une morale sans obligation ni sanction, lui qui ne croyait pas l'homme perfectible, mais pratiquait la vertu et me l'a enseignée ? Trouverait-il le fait de passer une

journée emmitouflé dans un drap, ridicule ? Intéressant ? Ou n'en dirait-il rien comme il faisait le plus souvent ?

Vingt et une heures trois. Dans le salon.

Enveloppé dans mon drap, j'ai profité en fin de journée d'un rayon de soleil pour m'asseoir sur la terrasse et dénoyauter les cerises. Mes mains sont couvertes du jus écarlate des fruits. Je transperce le corps des cerises de mon couteau. Des taches rouges maculent le drap.

Lentement, je prépare le dîner. J'ai des gestes de convalescent ou de vieillard. Le drap contraint tous mes mouvements. Il suffirait que je le laisse glisser au sol. Nu, je ferais tout plus facilement. Mais, je me suis attaché à ce drap qui est mon unique protection contre le froid et l'humidité ; ce drap qui me contraint, discrètement mais fermement et qui me donne une forme. Frédéric Révérend avait-il pour intention avec cette contrainte, de me faire sentir le poids de la vertu, de ces valeurs qui contraignent d'autant plus impérativement ma vie qu'elles reposent impalpables comme ce drap sur mes épaules ?

Il est vingt et une heures dix. Dans deux heures et cinquante minutes j'aurai fini de pratiquer mes treize semaines de vertu.

Je me demande si ces treize semaines ne furent pas destinées à me conforter dans le sentiment de l'excellence de mon éducation. Treize semaines pour rien. Treize semaines pour convaincre le poussin que c'est bien de l'œuf qu'il lui fallait éclore.

À minuit, serai-je un meilleur citoyen ? Un meilleur ami ? un meilleur amant ? Serai-je affranchi de la peur ? Serai-je devenu exemplaire ? Serai-je plus ou moins heureux qu'avant ?

À qui, à quoi suis-je utile en accomplissant cet exercice ? Qui sera satisfait ? Qui sera déçu des résultats de ces treize semaines ?

Pendant treize semaines, j'ai cumulé les pratiques de la sobriété, du silence, de l'ordre, de la résolution, de l'économie, de l'application, de la sincérité, de la justice, de la modération, de la propreté, de la tranquillité, de la chasteté, et de l'humilité.

En attendant minuit, je m'amuse à lister les vertus réclamées par mon époque : l'humour, la séduction, l'équilibre, le dynamisme, la créativité, la disponibilité, la tolérance, l'ambition, la prévoyance, la convivialité, la flexibilité, l'autonomie, la compassion.

Je me lève et vais me peser dans la salle de bain. J'ai maigri de treize kilos. C'est un nombre satisfaisant. Il impressionne mes interlocuteurs quand je le mentionne. Moi, j'ai l'impression de marcher à côté d'un autre corps que le mien. Il faut que je m'habitue à ce nouveau personnage que je suis devenu.

Une nouvelle vie va-t-elle commencer pour moi, lorsque je me serai dépouillé de mon drap, comme d'une ancienne peau ?

Je n'ai pas de réponse à ces questions. Donc, puisque j'ai encore deux heures quarante-deux à tuer avant la fin, je vais me remettre au travail. On verra bien à minuit si j'ai conservé le drap, s'il a glissé ou si je m'en suis débarrassé.

Images des entretiens téléphoniques hebdomadaires avec Frédéric Révérend



samedi 6 mai 2006, avant la SOBRIÉTÉ.



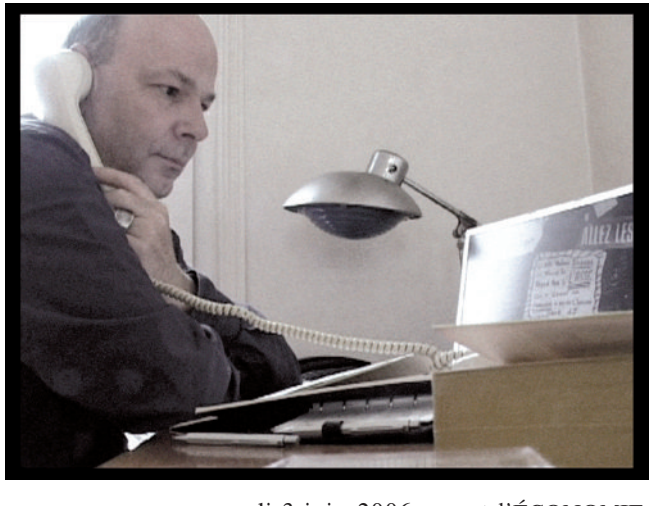
samedi 13 mai 2006, avant le SILENCE.



samedi 20 mai 2006, avant l'ORDRE.



samedi 27 mai 2006, avant la RÉSOLUTION.



samedi 3 juin 2006, avant l'ÉCONOMIE.



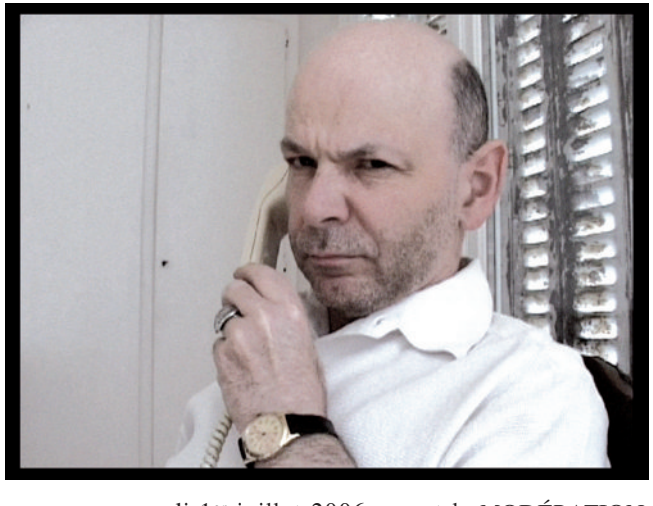
samedi 10 juin 2006, avant l'APPLICATION.



samedi 17 juin 2006, avant la SINCÉRITÉ.



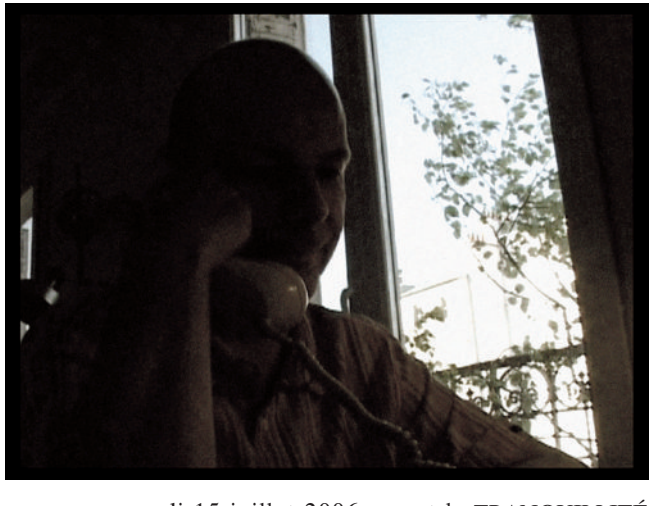
samedi 24 juin 2006, avant la JUSTICE.



samedi 1er juillet 2006, avant la MODÉRATION.



samedi 8 juillet 2006, avant la PROPRETÉ.



samedi 15 juillet 2006, avant la TRANQUILLITÉ



samedi 22 juillet 2006, avant la CHASTETÉ.



samedi 29 juillet 2006, avant l'HUMILITÉ.



samedi 5 août 2006, après l'HUMILITÉ.

Table

treize semaines de vertu

Préface 7

Journal de l'exercice 13
- SOBRIÉTÉ 15
- SILENCE 23
- ORDRE 39
- RÉSOLUTION 53
- ÉCONOMIE 63
- APPLICATION 75
- SINCÉRITÉ 81
- JUSTICE 89
- MODÉRATION 101
- PROPRETÉ 109
- TRANQUILLITÉ 119
- CHASTETÉ 131
- HUMILITÉ 145

Images des entretiens 167

Les Éditions de l'Amandier
56, boulevard Davout – 75020 Paris
Tél : 01 55 25 80 82 – Fax : 01 55 25 20 12
editionsdelamandier@wanadoo.fr
www.editionsamandier.fr

graphisme et image de couverture :
Mathias Poisson

ISBN : xxxxxxxxxxxxx
Achevé d'imprimer en France
Réalisation technique CL2
Dépôt légal : août 2007